

CA1 Z1

-63 B500

RAPPORT FINAL

Auteur: Naïm Kattan

Titre: L'immigrant de langue
française et son
intégration à la vie
canadienne.

Div: VIII-B Contrat no. 1

CAI Z1

-63 B500

L'IMMIGRANT DE LANGUE FRANCAISE
ET
SON INTEGRATION A LA VIE CANADIENNE

E S S A I

par N a f m KATTAN

Montréal, septembre 1965



Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761120625132>

TABLE DES MATIERES

L'immigrant avant son départ	1
L'arrivée	5
Le logement	7
Langue et accent	8
La concentration domiciliaire : l'exemple des Juifs nord-africains	10
Les Italiens	20
Un monde partagé	22
L'école	23
La famille et la collectivité	25
Les langues des groupes ethniques	26
Abandonner le français ?	30
Ménager la chèvre et le chou	31
Les écoles bilingues	33
Ecoles neutres ou protestantes de langue française	34
Le français et les rencontres avec les Canadiens français	35
Le monde du travail	37
L'îlot ethnique dans les professions et les métiers	40
La hiérarchie linguistique	43
Le protectionnisme de courte vue dans le monde du travail	46
Le dynamisme récent rétablit partiellement l'équilibre	47
Le facteur politique	48
L'effet du conflit entre les Canadiens français et les Canadiens anglais sur les immigrants	49
Le rôle du mouvement ouvrier	50
Les classes sociales	52
L'immigrant de la classe moyenne	53

English viewed as language of success

La politique officielle d'intégration	- diff. US - <i>sergeant</i> <i>diff. US - sergent</i>	57
La politique américaine d'intégration	<i>ou au vol. 1 p. 107</i>	57
Ressemblance de l'attitude canadienne-anglaise envers les immigrants à celle des Etats-Unis	<i>et l'attitude d'Anglais et US NC - et la presse</i>	61
Le mariage entre Néo-canadiens et Canadiens français	- <i>attitude de la famille canadienne ?</i>	63
Mariage mixte	- <i>religion</i>	66
Caractère d'exemplarité		66
La vie sociale	- <i>imp.</i>	67
Les loisirs	- <i>choix les groupes et public (théâtre etc)</i>	67
Les loisirs au sein du groupe ethnique	- <i>imp. - part</i>	68
Les bureaucraties ethniques	<i>le d. air - les "professionnels ethniques"</i>	69
La politique : un exutoire	← <i>imp. - l'opinion NC into plusieurs groupes</i>	70
Les Amitiés franco-néo-canadiennes	<i>NC - l'opinion NC into plusieurs groupes - l'opinion NC into plusieurs groupes</i>	76
L'Aide aux Voyageurs	- <i>NC - sd - help</i>	79
La confessionnalité des associations d'aide	<i>redistribution - sd - but très limité - pour les besoins</i>	79
Le service des Néo-Canadiens à la C.E.C.M.	<i>pub. et sd - les besoins canadiens</i>	81
La Société Saint-Jean Baptiste	- <i>opinion NC - pub. confessionnalité - non-part but</i>	82
Pour certains: le Néo-canadien, bouc émissaire, est responsable des changements indésirables	<i>la presse anglophone</i>	86
Montréal, centre de la vie canadienne-française		88
Présenter aux Canadiens les cultures des groupes ethniques		89
Les mass media	<i>NC in press - interprétation parfaite ?</i>	92
Les Néo-canadiens dans le monde du spectacle	<i>liberté - l'attitude ?</i>	94
Les intellectuels	<i>actifs - passifs - marginaux</i>	97
Les intellectuels au Canada anglais	<i>no more par un rôle aussi important que ceux des Etats-Unis - l'opinion NC into plusieurs groupes</i>	99
Conclusions générales	<i>(review)</i>	107

"L'attitude du Néo-canadien envers le Canadien français dépend en grande partie de l'opinion que celui-ci porte sur la place qu'il occupe dans le pays."
 "... encourager les NC à faire usage du français pour l'expression de leur culture."

L'immigrant avant son départ

Avant son arrivée, l'immigrant a déjà une opinion du Canada. Approximative ou stéréotypée, favorable ou incertaine, elle gouverne son attitude au moment où, au lieu d'aller refaire sa vie au Brésil, en Australie ou aux Etats-Unis, il opte pour le Canada. Naturellement, je ne parle ici que des immigrants qui peuvent faire un choix libre. Ceux qui quittent leur pays pour des motifs religieux ou politiques obéissent à d'autres impératifs.

Durant les longues heures, dans la salle d'attente du Consulat du Canada à Paris, je comparais les motivations, les rêves et les qualifications de ceux qui, comme moi, allaient s'embarquer dans l'aventure. Des bouchers, des boulangers, des électriciens qui devaient, pour la plupart, finir comme garçons de table dans les restaurants. Leurs opinions, souvent extrêmes, erronées, exagérées sur le Canada ou sur leurs propres capacités, faisaient apparaître à leurs yeux, la grave décision qu'ils prenaient, comme des plus raisonnables. Certes, l'attrait de l'aventure y était pour beaucoup, mais ces Européens, à l'étroit dans leur pays, entrevoyant les longues années d'efforts nécessaires pour briser les obstacles rigides dressés sur le chemin de la fortune, voulaient par un geste énergique et décisif, en finir avec les limites d'une petite existence aux lignes tracées d'avance. S'il ne les comble pas de richesse,

...

leur nouveau pays leur assurerait, sans doute, une vie aisée. De spacieux logements seraient à leur disposition. Qu'ils aient à vivre parmi des Canadiens français ne les inquiète pas. Au contraire, l'idée fausse qu'ils se font des Canadiens français les rassurent sur les avantages qu'ils sauront tirer grâce au changement d'existence qu'ils entreprennent. Ils auront pour voisins et compagnons de travail des Français, archaïques, fidèles aux ancêtres et aux traditions d'une mère-patrie négligente et oublieuse mais qui, au demeurant sont quelque peu primitifs à force de s'attacher à un passé révolu. De telles conditions ne pourraient être qu'à l'avantage des nouveaux-venus. Ceux-ci parlent un français plus châtié. Ils sont les détenteurs de l'esprit, de la culture et du modernisme de France. Ne sont-ils pas de la même pâte que le Parisien qui exhibe en province son origine, un emblème de notoriété et que le Français qui, dans les colonies, ne doute point de sa supériorité.

Dans les salles d'attente du Consulat, je me trouvais aussi à côté d'une autre catégorie de candidats: des Européens de l'Est qui ne parvenaient pas à refaire leur vie dans une France encombrée de leurs semblables, réfugiés dont l'existence se transformait souvent en un jeu de passe-passe avec des lois et des règlements d'une extrême rigidité. Pour eux, Montréal était aussi la porte de l'Amérique, continent aux frontières ouvertes qui offre leur chance à ceux qui déploient l'effort nécessaire. Ville cosmopolite, par ailleurs, où l'on

ne se sentira pas perdu, doublement exilé dans une contrée lointaine et dans une province isolée.

Les options des candidats à l'immigration étaient rarement d'ordre culturel. Le Canada projetait une image qui attirait médiocrement les intellectuels, et les services d'immigration ne se souciaient point de la corriger. Ils s'employaient, au contraire, à la confirmer.

L'officier qui m'interviewa était de langue anglaise mais il s'exprimait convenablement en français. Pour le mettre dans de bonnes dispositions et pour obtenir ses bonnes grâces, je m'acharnais à lui parler dans sa propre langue. Ainsi, je ne serais pas recalé à l'examen qu'il était en train de me faire passer. Je ne réussis qu'à éveiller sa méfiance. J'avais de la famille aux Etats-Unis. Pourquoi mon choix tombait-il sur le Canada, N'était-ce qu'une étape? Ma véritable destination ne serait-elle pas cette véritable terre promise, les Etats-Unis? Non, j'optais pour le Canada à cause de la culture du pays et de la mienne. J'avais péniblement et amoureuxment acquis la connaissance de la littérature française, J'en portais les marques et les preuves: diplômes de la Sorbonne, articles publiés dans les journaux et les revues.

Candidat à un rude examen, j'étais en état de faiblesse. Donnant comme principal motif de mon choix de Montréal plutôt que de New York ou de Toronto, mon attachement à la langue française je ressentais encore plus la difficulté de l'épreuve puisque j'exprimais cet attachement en vocables anglais devant un juge

anglophone. Pourrait-il logiquement me croire? D'autant plus que mon choix n'était même pas conditionné par mon ignorance de l'anglais. Je devais dissimuler un secret inavouable. A lui d'élucider le mystère. Mes diplômes, les années que j'avais passées à l'Université ne pesaient pas lourd. Devant ce rigoureux représentant de ma future patrie, la culture française se révélait à mes yeux sous un aspect nouveau, insoupçonné. Ce n'était pas une tare. Je l'avais trop fréquentée en France pour n'en être pas fier. C'était plutôt un bien dont il fallait, dans certaines circonstances, s'excuser.

Avant mon départ, j'ai eu affaire à un autre délégué canadien, de langue française cette fois. Je lui exposai les motifs de mon choix sans gêne aucune.

Les candidats s'étonnaient qu'on leur conseillât d'acquérir quelques notions d'anglais qui seraient fort utiles, leur disait-on, même dans cette ville française qu'est Montréal. Les Français de naissance se payaient le luxe d'ignorer allègrement de tels conseils. S'ils avaient connu l'anglais, ils ne se seraient peut-être pas présentés à ce consulat mais à celui des Etats-Unis. Les autres candidats, Français de fraîche date ou exilés en quête de patrie nouvelle, portaient avec la ferme intention de s'initier à la langue que parle la majorité des habitants du continent nord-américain. Leur connaissance de l'anglais leur permettrait de tenter leur chance non seulement à Montréal mais aussi dans d'autres provinces canadiennes

ou, le cas échéant, aux Etats-Unis.

Trait commun des candidats à la suite de leur fréquentation des services consulaires: scepticisme concernant le rôle joué par la langue et la culture françaises au Canada.

L'arrivée

A mon arrivée au pays, le scepticisme s'est vite transformé en incertitude. Inconsciemment, j'associais la culture française à un certain genre d'uniformes et d'institutions. Les premiers Canadiens que l'immigrant rencontre sont les douaniers et les policiers. Au port de Halifax, les uniformes britanniques me déroutèrent: ils juraient avec l'une des deux langues du pays, encore que celle-ci n'était le fait que d'une petite minorité, parmi les représentants de l'ordre, spécialement assignée à ceux, parmi nous qui, ne parlant pas l'anglais, donnaient l'impression de souffrir d'une infirmité puisqu'ils avaient besoin d'interprètes.

Ces institutions britanniques d'expression française ne sont pas les seules à revêtir, aux yeux de l'immigrant francophone, le visage de la dichotomie et de la contradiction. D'autres images, moins frappantes de prime abord, mais plus persistantes, viennent s'ajouter à celles-ci. Ce sont celles d'une Amérique anglo-saxonne. Elles colorent non plus les institutions officielles mais tous les domaines de la vie quotidienne, tous les niveaux du monde du travail.

Ici on reçoit le client dans un magasin, et on donne rendez-vous au solliciteur d'un emploi selon les coutumes et les usages de New York. Assistant, dans un théâtre montréalais, à la représentation d'une pièce de Molière, donnée par une troupe canadienne, quelle ne fut pas ma surprise en regardant les spectateurs, tous indubitablement francophones, de les voir habillés à l'américaine. J'avais la nette impression de me trouver dans une salle parisienne entièrement occupée par un groupe d'étranges touristes américains.

A l'immigrant, Montréal apparaît comme un ensemble de petites villes superposées. L'on passe, sans s'en apercevoir, d'une Grande-Bretagne coloniale sur le déclin, à une Amérique futuriste au dynamisme orgueilleux, d'une Europe jalouse de ses traditions à une agglomération indigène, haut-lieu de folklore et rappel d'une lointaine colonisation française aux traits encore perceptibles bien qu'estompés par des siècles de conquête et de présence étrangère. Qui sont les maîtres dans cette ville, De quel côté diriger la quête et dans quelle force véritable chercher la solidité d'un indispensable appui?

L'immigrant n'est pas seulement dérouté par les habitudes et les moeurs nouvelles: il le serait dans n'importe quel pays, dans n'importe quelle ville. Ce qui le désoriente particulièrement à Montréal, ce sont les lignes mal tracées entre les langues, les cultures et les classes sociales. Il fera ses découvertes lentement, guidé par ses goûts, ses préjugés, ses affinités

mais aussi par les nécessités et les exigences de la vie matérielle. Il cherchera à connaître les centres de puissance et choisira ses alliances selon ses motivations personnelles mais aussi dans la mesure où il est bien ou mal reçu.

Le logement

Dès qu'il se met à la recherche d'un logement, il se trouve en butte à de constantes surprises. S'il n'est pas guidé dans le choix d'une habitation par des amis ou par des services d'aide aux immigrants, il ne lui reste comme recours que les petites annonces des deux grands quotidiens du soir de Montréal. Il ne tarde pas alors de découvrir que, selon la langue du journal, le logement se situe dans deux parties différentes de la ville. Ainsi, ses premiers pas dans le pays lui font découvrir la frontière linguistique qui traverse la ville de part en part. Elle est plus visible que celle de la religion qui n'est pas moins réelle pour autant. Dans leur majorité, les immigrants ne se laissent pas guider au gré du hasard. Ils s'installent à proximité de leurs amis, des membres de leur groupe ethnique. Restent ceux qui par leur formation, leur tempérament ne se sentent à l'aise dans aucune agglomération ethnique ou religieuse bien définie et qui, en s'établissant dans une ville, ne veulent

pas se retrouver dans un village. Ceux-là se retrouvent à côté de natifs du pays au tempérament semblable, dans certains quartiers de Montréal dont la principale caractéristique est d'être cosmopolite. Ces quartiers constituent une sorte de terrain neutre, un no man's land qui n'en donne pas moins à la ville son caractère de métropole.

La question du logement se présente différemment à l'immigrant s'il vient seul ou accompagné de sa famille. A mon arrivée, j'ai relevé dans les colonnes des petites annonces les adresses de plusieurs maisons de chambres. Pour fixer mon choix, je comparais les prix, la propreté, sans me soucier du quartier. Celui sur lequel ~~est tombé~~^{je suis tombé} mon dévolu présentait toutes les apparences de correction et d'honnêteté. Je ne m'intéressais point aux écoles du quartier ou aux enfants du voisinage. Les préoccupations d'une famille auraient été différentes et bien plus nombreuses. Ecole, église, voisins sans parler des magasins du quartier où l'on peut trouver les spécialités du pays natal.

Pour nombre d'immigrants, les problèmes de langue et de religion se posent déjà au moment où ils font le choix du logement. Souvent, ceci constitue le premier grand obstacle à leur intégration.

Langue et accent

La communauté canadienne-française est dotée d'une struc-

ture largement homogène. Dans cette société la présence des étrangers tout autant que celle des dissidents locaux était encore récemment intolérable et n'est, encore aujourd'hui, que partiellement admise. La religion constituait et constitue encore dans une grande mesure, le foyer central, la source qui alimente la vie du groupe dans ses manifestations les plus diverses. Tout part de là: les loisirs, le centre d'habitation, les services de santé, l'assistance publique.

L'immigrant se fond difficilement dans un tel moule. Même quand la communauté de langue et de religion existe, comme c'est le cas des Français catholiques, d'autres obstacles, moins apparents et plus difficiles à surmonter surgissent sur la voie de l'intégration. La différence de langue ou plutôt d'accent, par exemple. Non pas en raison des difficultés réelles qu'elle suscite. Les difficultés de communication entre les Français et les Canadiens français disparaissent au bout de quelques semaines, le temps nécessaire pour que les oreilles des nouveaux-venus s'habituent à certaines particularités linguistiques. C'est le statut social que les différentes façons de parler symbolisent qui donne naissance à ces obstacles.

Le Français, vulnérable dans sa susceptibilité de nouveau-venu, constate qu'il ne gagne pas autant d'argent, au début du moins, qu'un Canadien, ^{de} compétence égale. Il est tentant alors de compenser l'infériorité de son statut d'immigrant par l'affirmation de la supériorité de sa culture, de sa formation, de

son accent.

Même à l'intérieur de l'enceinte d'une église, le catholique français peut se sentir étranger, parfois mal à l'aise quand il écoute des prédicateurs qui s'emploient à calquer leur langage sur celui de leurs ouailles.

La concentration domiciliaire: l'exemple des Juifs
nord-africains

Quant aux Juifs, aux protestants, aux agnostiques, la dualité de la langue et de la religion les placent, de prime abord, à l'extérieur de la communauté canadienne-française.

Prenons, par exemple, le cas des Juifs nord-africains. Ils sont venus, dans leur immense majorité, sous l'égide du Service d'aide aux immigrants juifs. Celui-ci leur indiquait, à leur arrivée, des logements situés dans des quartiers à concentration juive. Or, l'immigration des Nord-Africains coïncida avec une modification très sensible dans la concentration domiciliaire de la communauté juive. Les enfants et les petits-enfants de ceux qui sont venus au Canada voici un demi-siècle, escaladant l'échelle sociale, se mirent à désertier le centre de la ville où ils s'étaient agglomérés auparavant, quittant les maisons de rapport pour s'installer, à de nouvelles banlieues, dans des maisons particulières. Parfois, ils se contentaient de démégager

...

dans des appartements plus modernes, plus luxueux, dans des quartiers plus "chics". Les Nord-Africains avaient le loisir de louer des appartements devenus ainsi vacants, à des loyers raisonnables. Mais déjà, ils s'apercevaient que ce quartier n'était plus vraiment juif. Ils étaient entourés d'autres immigrants récents: Grecs, Polonais, Portugais. L'ancien quartier juif retrouvait ainsi son caractère d'antan. Il est redevenu un agglomérat d'immigrants, par conséquent un lieu de passage.

Les Nord-Africains envoyaient leurs enfants aux écoles protestantes du quartier, toutes de langue anglaise. La communauté juive mit à leur disposition des salles d'assemblées peu fréquentées, voire complètement désertées maintenant que les anciens résidents du quartier n'étaient plus là pour en profiter. Avant d'être complètement abandonnés et mis en vente, des édifices comme ceux du YM - YWHA, du Neighbourhood House trouvaient momentanément un nouvel emploi, en offrant leurs espaces vides à ce nouveau public. Au cours des premiers mois, il y eut affluence. Dans ces vastes salles, les Nord-Africains se retrouvaient entre eux, en parents pauvres car les Juifs anglophones se réunissaient dans l'ouest de la ville, dans de fastueux et nouveaux édifices. Aux Nord-Africains, ce quartier apparaissait donc doublement défavorisé; lieu de transition et quartier que les plus fortunés abandonnaient à leurs frères pauvres. Ces immi-

...

grants acceptaient la situation en y mettant mentalement une condition: elle était momentanée et les promesses de ce pays d'avenir allaient se réaliser. Logements transitoires, écoles anglaises, statut social imprécis, ces immigrants francophones cherchaient leur voie. Ils représentaient une nouveauté dans la carte de Montréal, délimitée géographiquement par les frontières de la langue et de la religion. Ils étaient et ils sont encore tiraillés entre deux communautés. Par la langue et les affinités culturelles, leur sort semblerait lié à celui des Canadiens français tandis que par leur affiliation religieuse, ils s'attendaient à ce que la communauté juive leur réserve un accueil fraternel et facilite leur intégration.

La période de transition a duré quelques années. A la suite de cette étape préliminaire, ils ont éprouvé le besoin de s'agglomérer dans un nouveau quartier. Leur intégration à la communauté juive se heurta à divers obstacles. D'abord, sur le plan religieux. Le rite sépharade qu'ils suivent dans leurs offices et cérémonies religieux est différent du rite achkénase que suivent l'ensemble des Juifs canadiens originaires, dans leur immense majorité, de l'Europe centrale et orientale. Les Nord-Africains éprouvèrent et éprouvent encore le besoin de se réunir dans leur propre synagogue sans avoir les moyens de la construire et de l'entretenir. Bien sûr, les synagogues canadiennes leur ouvrent largement leurs portes et rivalisent, entre elles, pour les accueillir. Mais les Juifs nord-africains se contentent, pour

l'instant, de louer des salles dans ces synagogues, particulièrement à la période des Grandes Fêtes.

L'école est un obstacle qui retarde considérablement leur intégration. Juifs, la loi scolaire les force pratiquement à envoyer leurs enfants aux écoles anglaises. Ils ne regrettent qu'à moitié cet état de choses, car pour tout immigrant, l'anglais est l'instrument indispensable à l'avancement et au succès. Ils ne voudront pas en priver leurs enfants. Ils aspirent à habiter le quartier juif réel. Ils veulent faire une entrée effective dans l'univers de la classe moyenne montante, sentir la chaleur d'une société qui progresse, qui s'enrichit. Ils n'ont pas les moyens de louer les logements voisins à ceux des Juifs canadiens, encore moins d'acheter des maisons dans les banlieues "chics". Ils adopteront une voie médiane. Ils fausseront compagnie aux autres immigrants, ceux qui ne réussissent pas, qui restent cloués dans les quartiers transitoires, les quartiers pauvres. Ils s'installent non pas dans l'enceinte de la cité radieuse mais dans ses confins. Le flux constant de cousins, de neveux, de parents plus ou moins éloignés, leur permet de s'agglomérer, de se constituer en colonie distincte, autonome. Ils vivent à proximité les uns des autres. Ils disposent de leur propre quartier qui s'étend entre Outremont et Côte des Neiges sur les rues Barclay et Linton. Ils ont, par conséquent, élu domicile aux limites du quartier juif et du quartier cosmopolite.

...

Ainsi, dans le choix de la résidence, ils ne se sont fondus dans aucune communauté. Ayant vite constaté et compris les lois non écrites des frontières domiciliaires, ils les ont adoptées et s'y sont conformés, contribuant ainsi à leur renforcement. Ils n'ont fait qu'allonger la longue liste des colonies résidentielles qui prolifèrent dans toutes les régions et dans toutes les villes du Canada.

Les Juifs nord-africains n'ont pas modifié le mode d'intégration ou plutôt de non-intégration domiciliaire qu'adoptent l'ensemble des Canadiens et que les immigrants se trouvent forcés d'imiter. Sans doute, s'ils avaient été plus forts numériquement, ils auraient peut-être brisé les cadres existants ou, du moins, contribuer à les rendre moins rigides. Ils étaient par contre trop nombreux pour disparaître au sein de l'une ou l'autre des communautés canadiennes. Fortement attachés à leur religion et à leurs traditions, ils forment déjà l'embryon d'un groupe autonome qui pourrait constituer dans l'avenir un sous-groupe lié à la fois à la communauté juive et au groupe canadien-français.

Certains Juifs nord-africains se sont installés, à l'est de la ville, parmi les Canadiens français. Leur importance n'est pas considérable numériquement bien qu'il soit difficile de l'évaluer avec précision. Ces immigrants ont choisi un relatif anonymat. En général, ils se déclarent Français ou Européens, et taisent leur appartenance religieuse. Il arrive même, dans cer-

tains cas, quand les voisins ou les camarades de jeu de leurs enfants sont trop insistants dans leurs interrogations et poussent trop loin l'indiscrétion, qu'ils prétendent tout bonnement qu'ils sont catholiques bien que, Français, ils ne soient point pratiquants. Ceci facilite leurs rapports avec leurs collègues et leur permet, ils en sont persuadés, de trouver plus aisément de l'emploi.

De temps en temps, on les trouve dans des assemblées juives. Ils veulent ainsi regagner le respect d'eux-mêmes et se convaincre que, leur dissimulation ne dépassant pas l'opportunisme tactique, leur dignité est sauve. Parfois, ils demandent l'assistance des associations juives quand ils se trouvent en face de problèmes familiaux: divorce, désertion d'un conjoint, abandon d'enfants, etc.... Cette double vie entraîne des tiraillements et suscite des sentiments de culpabilité qui plongent ceux qui les subissent dans un état de malaise et d'inconfort constants. Ils constatent que l'époque où les Canadiens français vivaient repliés dans leur paroisse, quand l'étranger représentait une menace à leur sécurité et qu'ils ne l'accueillaient que s'il leur donnait des assurances sur sa moralité et sa religion n'est pas complètement disparue, et que ses vestiges sont persistants.

✓ x x x x x

Dans certains quartiers populeux de Montréal, dans nombre d'autres villes du Québec, sans parler des chantiers, on trouve de plus en plus naturel la présence de l'ouvrier italien et l'on

va volontiers manger dans un restaurant chinois. Cela n'entame pas la mentalité paroissiale. Les immigrants se conforment à cette mentalité, survivance d'une récente société rurale. Ils se constituent eux-mêmes en paroisses, copies conformes de celles des Canadiens français. Cette mentalité s'affaiblit et si elle ne cédait pas la place à la ségrégation domiciliaire des villes nord-américaines, il aurait été possible de songer qu'un jour les Canadiens français permettraient l'éclosion de quartiers mixtes où l'on verrait cohabiter deux communautés de langue et de religion différentes.

En attendant, Les Juifs francophones qui s'aventurent au coeur des paroisses canadiennes-françaises préfèrent taire leur identité réelle. Il faut ajouter ici un facteur qui motive partiellement ce comportement mais qui ne l'explique pas entièrement: la crainte de l'antisémitisme. Si c'était l'unique facteur, on n'aurait pas trouvé des protestants, d'incroyants, comme c'est le cas, qui gardent le mutisme sur leurs convictions religieuses afin de vivre en paix avec leurs voisins et afin de ne pas se faire trop remarquer par les membres de la paroisse.

Les immigrants constatent rapidement qu'il est plus facile de calquer leurs habitudes domiciliaires sur celles des Canadiens de naissance, de se constituer en colonies distinctes que de se mêler aux autres groupes. Les raisonnements ethniques et religieux chevauchent et recoupent les stratifications sociales.

...

Les immigrants se rendent vite à l'évidence: le rôle des institutions religieuses dans la vie sociale en Amérique du Nord est considérable. Ils mettent quelque temps à oublier les traditions européennes et la place qu'occupent les organismes religieux dans leur pays d'origine. Même s'ils sont parfois scandalisés par une ségrégation religieuse contre laquelle aucune des églises et des groupes religieux ne protestent, ils ne dépassent jamais quelques violences verbales, le plus souvent proférées dans l'intimité des foyers amis. Qu'ils le veuillent ou non, ils n'ont pas d'autre choix que de se conformer au système et par conséquent de le renforcer.

Rien n'arrête la multiplicité des groupes et des sous-groupes sinon la menace de l'inefficacité dans le fonctionnement de la société, et le degré que peut atteindre l'exiguité d'un groupe. Si la vie est complètement réduite aux limites du quartier, soustraite à tout bruit de l'extérieur, le risque est grand alors qu'il ne plane sur elle un sentiment d'étouffement, que ne s'exhale de ces foyers abrités une odeur de renfermé et que le danger d'éclatement ne devienne réel.

Les Italiens qui vivent dans le nord de Montréal peuvent acheter les produits de leur pays d'origine dans les magasins du coin, lire l'un des quatre hebdomadaires montréalais de langue italienne, fréquenter les cinémas du quartier qui mettent à l'affiche des films du vieux pays, écouter des émissions radiophoni-

ques dans leur langue -- en d'autres mots vivre en territoire italien reconstitué dans un coin de la ville.

On peut trouver des exemples similaires dans le cas d'autres groupes qui mènent une vie protégée qui demeure mystérieuse pour les gens de l'extérieur. Ce phénomène peut durer plus ou moins longtemps selon les cas et les circonstances qui entourent la vie de chaque groupe. Chez les Chinois, cette vie secrète dure depuis plus d'un demi-siècle et les frontières qui les abritent ne semblent pas devoir s'écrouler bientôt.

Les murs élevés par le groupe lui-même viennent renforcer ceux qu'imposent les autres groupes. La frontière raciale est sans doute la plus tenace. La couleur de la peau ne peut disparaître qu'à la suite d'une longue période de métissage, et l'on sait de quelle hostilité le mariage entre personnes de races différentes est entouré en Amérique du Nord. Dans le cas des Chinois, la langue et les traditions culturelles approfondissent le fossé créé par la race mais permettent, par contre, au groupe de conserver sa dignité et de réagir d'une manière positive face à la ségrégation. Chez les Juifs, c'est la religion qui empêche l'assimilation rapide et qui permet de sauvegarder longtemps les traditions culturelles en les adaptant aux habitudes et aux coutumes du pays. Chez les Grecs, la religion est une armure moins forte puisqu'ils appartiennent à la famille chrétienne.

Les colonies ethniques, enserrées dans leur territoire

...

résidentiel, sont constamment menacées par la nature même de la société nord-américaine: société urbaine en constant mouvement. L'enrichissement des classes moyennes, leurs aspirations matérielles jamais satisfaites donnent à la structure communautaire un caractère incertain. L'hégémonie géographique d'un groupe n'est jamais acquise et ses investissements immobiliers sont entourés de risque. Ces communautés doivent se refaire, réédifier leurs structures dans un cadre géographique constamment renouvelé afin de retrouver une relative hégémonie qui réponde à leur nouveau statut social et aux modifications qui se sont produites dans l'ensemble de la société. On sait que le nombre est considérable des églises protestantes désaffectées, vendues à d'autres groupes, transformées pour d'autres usages.

Dans ce domaine, l'exemple de la communauté juive de Montréal est des plus éloquents. Au cours de ces derniers vingt ans, on peut dire que la presque totalité des membres de la communauté ont démenagé du centre de la ville aux banlieues. Comme la communauté juive construit (autant que les Canadiens français et les Canadiens anglais) des édifices communautaires (synagogues, cliniques, salles de réunions, bureaux de services communautaires et de bien-être) leur déménagement massif a entraîné des conséquences matérielles. On a mis en vente des maisons de jeunes, des synagogues, des écoles. Comme leur départ coïncidait avec l'arrivée de nouveaux immigrants, et de la poussée résidentielle

...

d'une couche canadienne-française vers cette partie de la ville, le déménagement s'est effectué sans heurt d'autant plus qu'il se produisit à une période de prospérité. De nouvelles synagogues, de nouvelles écoles et dispensaires, plus modernes et plus fastueux, répondant aux besoins et aux goûts d'une communauté de plus en plus nord-américaine et par conséquent de moins en moins attachée aux traditions et aux habitudes européennes, surgissaient dans d'autres quartiers. Ces édifices ressemblent à ceux construits pour des besoins similaires par d'autres groupes. Les Juifs de la jeune génération ne parlent plus le yiddish et traversent plus facilement que leurs parents les frontières qui les séparent des autres groupes. On constate une recrudescence notable des mariages mixtes et ce mouvement ne s'arrêtera que dans le cas de resurgissement du mouvement antisémite, ce qui, dans les circonstances présentes, semble peu probable.

Les Italiens

Chez les Italiens, cette territorialité ethnique semble se développer d'une manière plus accélérée encore que ce le fut dans le cas des Juifs. En effet, la masse des Italiens a connu le Canada d'après-guerre, celui des transformations sociales et du développement économique rapide. De plus, n'ayant pas une barrière

...

religieuse à franchir, les Italiens semblent suivre, dans leur intégration à la vie canadienne, un trajet sensiblement différent de celui des Juifs. Leur séjour au centre de la ville et dans les maisons de rapport est de plus courte durée. Ils s'installent relativement plus vite dans des maisons particulières qu'ils construisent eux-mêmes d'ailleurs parfois, et certaines banlieues comme Montréal-Nord et Ville Saint-Michel comptent une grande proportion d'Italiens. Certaines traditions rurales ainsi que le rôle important que les Italiens jouent dans le domaine de la construction accélèrent ce processus. On peut prévoir que les Grecs suivront les traces des Italiens et disposeront de leur propres banlieues après avoir occupé certains quartiers de la ville.

Il suffirait de comparer les banlieues ethniques avec les anciennes concentrations des mêmes groupes au centre de la ville pour faire le bilan de ce qui surnage, une fois l'intégration domiciliaire accomplie. Les restaurants spécialisés perdent leur authenticité originelle pour répondre aux besoins d'une clientèle qui se rappelle vaguement les traditions culinaires familiales et qui leur voue la loyauté nostalgique due aux plats dont on s'est délecté enfant. Du reste, ces restaurants dits typiques n'attirent plus les seuls natifs des pays dont ils offrent la cuisine mais l'ensemble des Canadiens.

Il importe de noter que même quand l'immigrant peut vivre

...

exclusivement à l'intérieur de l'enceinte de son quartier ethnique sans se mêler à la vie canadienne, sans parler la langue du pays, sans même soupçonner l'existence de la culture du pays; même s'il écarte les coutumes du Canada comme s'il s'agissait d'étranges traditions suivies par un peuple lointain, il ne peut le faire sans se sentir diminué, handicapé à moins d'être une vieille personne incapable de refaire sa vie et qui dépend de ses enfants.

Un monde partagé

Cependant, dès que le Grec, l'Italien, le Juif quittent leur quartier, ils mènent une autre vie. D'abord, ils parlent une autre langue que celle du foyer, le français et plus fréquemment l'anglais. Dans la confrontation de ces deux domaines, celui du quartier et celui de la cité, l'immigrant finit par adopter une attitude personnelle envers son territoire ethnique. Il peut le considérer comme son monde privé et secret auquel il tient et dont il est fier. Il peut aussi le considérer comme l'abri d'une existence rétrécie, artificielle, coupée de la réalité. Dans les deux cas, il mène une vie partagée qui frise la schizophrénie. Parfois, le monde extérieur, celui de la langue et de la culture communes, prend le dessus, mais à un prix moral et psychologique exorbitant pour l'immigrant. Car le monde privé lui sert souvent de refuge, de consolation contre la brutalité du monde du travail, un havre où il trouve une vie à sa mesure qui rétablit l'équilibre

brisé à la suite de sa coupure de ses racines, qui le protège de l'aliénation. Instrument de compensation, certes, dont l'artificialité apparaît à la longue et s'impose surtout dans le cas de la jeune génération.

Elevés dans les écoles du pays, les enfants d'immigrants abordent l'univers précieux de leurs parents avec indifférence, avec un esprit hautain, quand ils ne se révoltent pas contre ses contraintes. Le conflit de générations précipite et exacerbe ce conflit de cultures. Si l'enfant accorde sa loyauté au monde de ses parents, il s'exile dans son nouveau pays. Si c'est le monde que lui transmet l'école qu'il valorise, il se trouve coupé de ses parents, de son milieu familial par l'adoption d'une vie semblable à celle de ses camarades de jeux et d'études. Il subit l'attraction d'un conformisme porteur de sécurité.

L'école

On peut se poser alors la question si l'école n'élargit pas, dans une certaine mesure, le fossé entre parents et enfants. Offre-t-elle aux enfants, en compensation, la possibilité de s'intégrer à la vie canadienne? Si l'enfant a la tranquille assurance que son avenir se construira dans un autre monde que celui de ses parents, qui lui sera largement ouvert, qu'il y fera, sans contrainte et sans restrictions, son entrée, il peut s'habituer à vivre dans le foyer dans un climat familial en lui payant son tribut de docile loyauté. Il ne s'y engagera pourtant qu'à moitié

en ayant le profond sentiment que sa fidélité est transitoire et sans conséquence sur sa vie future.

D'ailleurs, les fils d'immigrants de la deuxième génération éprouvent souvent le besoin de redécouvrir les traditions de leurs ancêtres, estompées par le temps, et les entourent d'un sentiment nostalgique. Ils recourent surtout à ce retour aux sources quand ils s'aperçoivent qu'ils ne sont admis qu'à moitié parmi les groupes qui sont plus enracinés dans le sol du pays ayant été là depuis plus longtemps. Ils tentent de récupérer leur passé afin de se joindre dans l'égalité et la dignité au concert des autres groupes.

Si l'école ne donne pas à l'enfant d'immigrants une certitude sur un avenir égal à celui de ses camarades dont les parents sont des natifs du Canada, il aura inconsciemment le sentiment d'être assis entre deux chaises. Le choix qui lui est proposé n'est-il pas un choix entre deux insécurités, deux incertitudes? Son comportement se trouve ainsi faussé, car sa volonté de s'intégrer au pays en le considérant sien est contrecarrée. Il oscille entre le refus et l'acceptation de son origine.

Il m'apparaît évident que dans la province de Québec, et tout particulièrement à Montréal, l'école ne vient pas au secours des enfants d'immigrants. Au contraire, elle exacerbe leur dilemme, renforce leur aliénation et perpétue l'ostracisme de la communauté canadienne-française. Tout contribue à renforcer leur sentiment non seulement de la différence mais de l'isolement: le système scolaire d'abord, les programmes d'études et, bien

sûr, l'attitude des élèves et des enseignants. L'enfant se trouve placé au coeur des divisions canadiennes dès qu'il quitte le cercle restreint de la famille et du voisinage. Il s'aperçoit que la langue canadienne qu'il parle n'est pas celle de tous les Canadiens, qu'elle n'est donc pas une donnée naturelle indiscutable. Elle apparaît comme un bien particulier qui appartient à un groupe. Elle est, par conséquent, contestable. Cet élément de doute il ne peut l'accepter. S'il est forcé d'apprendre l'anglais dans un milieu français, il est forcé de reconnaître tacitement l'infériorité de la condition du groupe qui s'exprime dans cette langue. Il accepte plus facilement son particularisme religieux. Les fêtes, les cérémonies et les prières n'ont pas qu'un caractère public. Elles appartiennent au domaine privé du foyer et il se réfugie dans la chaleur familiale quand, à l'école ou dans la rue, il s'aperçoit que les célébrations collectives ne sont pas les siennes, qu'il ne célèbre pas la Noël ou qu'il la célèbre à une date différente.

La famille et la collectivité

Sauf dans le Québec, le rapport de l'enfant d'immigrants avec la collectivité, aussi complexe soit-il, est dans une large mesure celui d'un nouveau venu avec une société établie. Il n'existe qu'une langue dans la grande collectivité: l'anglais. Sa propre langue est celle de la famille. Son attitude à son égard

...

peut être celle de la fidélité, de l'indifférence ou du mépris. Il sait pertinemment bien, cependant, que son pays d'adoption demeurera à l'extérieur de ce domaine privé quel que soit le sentiment qu'il nourrisse à son endroit. La majorité lui donne l'entière liberté de sauvegarder jalousement ce bien particulier contre l'oubli et la disparition mais son désir, sa joie et sa nostalgie ne seront partagés que par les membres de son propre groupe. Il sait que son trésor, aussi précieux soit-il, ne sera pas pris en charge par la collectivité.

Les langues des groupes ethniques

Chez les groupes religieux qui ne peuvent se fondre dans l'une ou l'autre des dénominations catholiques ou protestantes, la langue est la gardienne de la foi. Elle est le véhicule des traditions et des coutumes. Chez les Juifs, le yiddish, tant qu'il garde son attrait et sa puissance, sert de bouclier contre l'assimilation, contre la déperdition de la foi des ancêtres. Chez les Ukrainiens, la langue protège les jeunes contre la fusion dans les grands ensembles catholiques ou protestants par les mariages mixtes et par l'indifférence religieuse.

Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils se l'avouent ou non, ces groupes savent qu'en fin de compte, ils seront désarmés devant les exigences de la réalité, que l'anglais prévaudra, que la culture nord-américaine aura le dessus sur les survivances européennes.

...

Certains groupes se barricadent, se constituent en sectes fermées aux frontières inexpugnables et font subir d'impitoyables sévices moraux et sociaux aux transgresseurs et aux transfuges. Mais les Doubokhors, les Hutterites, et les Mennonites représentent des cas extrêmes dont les exemples abondent sous d'autres latitudes et au sein d'autres sociétés plus homogènes, plus fortement centrifuges et dont la force d'attraction assimilatrice est bien plus forte que celle de la société canadienne.

Quand le groupe se sent assez fort de par le nombre et grâce à une certaine hégémonie géographique, et c'est surtout le cas des Ukrainiens, il tente de perpétuer son particularisme, de protéger sa culture en cherchant à transformer la liberté en exigence, le privilège en droit. Ils réclament l'appui de l'Etat, la reconnaissance officielle de leur culture. Ils ne peuvent réclamer ce droit pour leur seul groupe. Aussi veulent-ils l'étendre à tous les autres groupes ethniques du Canada. Ce qui les encourage à méconnaître le caractère biculturel et bilingue du pays, c'est que ce caractère est encore au stade de l'hypothèse dans une grande partie du Canada, dans la plus grande partie du Canada.

Au Québec, la réalité scolaire ne contribue pas à renforcer la position du français et faire en sorte que le caractère bilingue de la société canadienne s'inscrive dans la réalité sociale de la province de Québec avant de couvrir toute l'étendue du pays.

Les écoles, et je me borne ici à celles de Montréal, toutes confessionnelles, donnent aux catholiques la liberté de choix de

la langue. Les écoles protestantes, auxquelles sont acheminés tous les non-catholiques, ne permettent pas la même option. Il existe, certes, depuis quelques années, des écoles protestantes de langue française, mais ce phénomène est trop nouveau pour donner des résultats concluants d'autant plus qu'il se heurte à des traditions bien établies qui vont dans le sens des exigences de la réalité matérielle.

Avant les remous séparatistes, le groupe juif, assimilé aux protestants pour les fins scolaires, ne songeait guère aux avantages du français pour les enfants. Mais l'élan que les adultes juifs mettent brusquement à s'initier à l'idiome de la majorité des Québécois les incite à chercher des avenues nouvelles pour que leurs enfants ne découvrent pas aussi tardivement l'urgence et l'utilité de la connaissance du français. Est-ce un mouvement aussi subit qu'éphémère? Ou bien est-ce que l'élan d'enthousiasme se poursuivra en efforts continus et persévérants? Cela dépend surtout de la tournure des événements.

Le problème se pose différemment aux Juifs de langue française. Ils sont, en grande partie, originaires du Proche-Orient et d'Afrique du Nord. Leur attachement à la langue française n'est pas celui des natifs de la France. Pour eux, ce n'est ni la langue du terroir ni celle des ancêtres. C'est une langue seconde qui occupe, de par leur désir et leur volonté, la première place. S'il leur arrive de s'exprimer encore en arabe dialectal, ils réservent cet usage à la maison ou pour les besoins les moins nobles: pour faire des emplettes dans un marché indigène, pour s'adresser aux

domestiques, pour converser avec des illettrés juifs ou non-juifs. Il s'agit d'un parler intime, plus apparenté à un code secret qu'à un véhicule culturel dont on peut être fier.

Dès qu'ils arrivent au Canada, ils constatent avec consternation que le rôle dévolu au français dans les anciennes colonies et protectorats, où s'exerçaient l'autorité et l'influence de la France, ce rôle est tenu au Canada par l'Anglais et que souvent le français est réduit à une sorte d'arabe des "indigènes" canadiens français.

Les conclusions psychologiques et pratiques ne mettent pas du temps à se dessiner à l'horizon. Pour se frayer un chemin dans la vie, pour avancer, leurs enfants, et eux aussi bien sûr, doivent apprendre l'anglais pour les mêmes motifs qui les avaient poussés auparavant dans leur Afrique ~~ou~~ ^{Asie} natale, d'apprendre le français afin de se rapprocher du foyer du pouvoir et de fréquenter les détenteurs de la force et de la richesse. De telles conclusions ne sont pas toujours décisives. Plusieurs autres facteurs équilibrent et corrigent des options et des choix trop hâtifs. Ils constatent une ressemblance de condition entre les Canadiens français et leur groupe par rapport aux Anglophones. Ils n'admettent pas facilement et d'une manière consciente et ouverte cette ressemblance car ce serait admettre une infériorité non seulement temporaire mais perpétuelle. Il en découlerait une alliance entre eux et les Canadiens français dans l'action et ils ne sont pas prêts à militer dans les rangs de ceux-ci pour la défense des

...

droits du français au Canada. En tout cas, pas immédiatement. D'abord, leur condition d'immigrants incertains de leur place dans le pays, leur interdit l'action politique surtout si celle-ci les situe dans l'opposition. Ils sont trop vulnérables pour s'attaquer à l'ordre établi. D'autre part, les Canadiens français ne sont pas empressés de chercher des alliés parmi les immigrants. D'abord, ceux-ci leur apparaissent comme des concurrents possibles. De plus, les différences de traditions religieuses heurte des habitudes de pensée et une mentalité trop ancrée pour qu'elle puisse être écartée au profit d'affinités culturelles et linguistiques évidentes.

Abandonner le français?

De plus, l'abandon du français par ces Juifs n'ira pas sans résistances psychologiques tenaces. Acquis de haute lutte, cette langue est trop chargée d'émotion pour que son reniement en face de la première adversité n'ait pas le caractère d'une impardonnable trahison.

Il existe un autre facteur. Les Juifs de langue française constatent l'intérêt que les Juifs anglophones portent à la langue française et cet intérêt rejaillit sur eux. Ils sont entourés de sollicitude et de marques de sympathie. On les presse de ne pas abandonner leur langue, de préserver leur culture sans leur donner toutefois les moyens de le faire. Immigrants, donc socialement dans un état de vulnérabilité sinon d'infériorité, dépendant de l'aide des organisations juives pour s'établir dans le pays, ils possèdent

sur d'autres groupes d'immigrants juifs, un avantage: leur langue et leur culture n'apparaissent pas comme les vestiges d'une lointaine civilisation, appelés tôt ou tard à disparaître, encore moins comme une tare ou un inutile poids, mais comme une richesse, une qualité recherchée, un bien qu'il faut se garder de dilapider. En d'autres termes, la langue française, au lieu de les diminuer, les rehausse aux yeux de l'ensemble de la communauté juive.

Ménager la chèvre et le chou

Ainsi jetés dans une situation aux multiples complexités, tiraillés entre différentes et, parfois, contradictoires pressions, ces Juifs tentent, par la force des circonstances, de ménager la chèvre et le chou. Ils veulent acquérir les avantages de l'anglais sans perdre ceux du français. Cela pose de graves problèmes pour leurs enfants. Ceux-ci ne peuvent fréquenter les écoles catholiques françaises. Si, légalement, les portes leur en étaient ouvertes, en auraient-ils franchi le seuil? La confessionnalité n'aurait-elle pas représenté un infranchissable obstacle? Ils ont maintenant la possibilité de fréquenter les quelques écoles protestantes de langue française. Outre qu'elles ne sont pas à proximité de leur quartier et qu'elles sont trop peu nombreuses, ces écoles sont entachées d'une tare plus sérieuse. Elles ne possèdent pas de traditions pédagogiques et n'offrent donc pas les garanties nécessaires à des immigrants pour lesquels l'école est l'indispensable antichambre de tout succès. D'autre part, ces

écoles ne semblent attirer que des fils d'immigrants ce qui, aux yeux des immigrants, les relègue au rang d'un ghetto que les Canadiens de naissance évitent. Les parents veulent à tout prix épargner à leurs enfants la marginalité d'un milieu exclusivement formé d'immigrants.

D'ailleurs, si le choix entre l'école française et l'école anglaise s'établissait en termes d'égalité rien ne prouve que dans l'état actuel des conditions de vie politique et sociale du Canada, l'école française remporterait la majorité des suffrages. L'exemple des Italiens est là pour nous inciter à nous garder de tout jugement hâtif. Ceux-ci ne sont pas de langue française, certes, mais leur langue se rapproche davantage du français que de l'anglais et leur religion catholique les rapproche naturellement des Canadiens français. Et pourtant, outre qu'en majorité, les Italiens qui sont venus au Canada se sont établis dans d'autres provinces que le Québec, ceux qui ont choisi cette province ont opté, dans leur majorité, pour l'école catholique anglaise plutôt que pour l'école catholique française. Ceci prouve que les exigences de la vie matérielle et les perspectives d'avancement social exercent une pression bien plus forte que celle des affinités religieuses, linguistiques et culturelles. Ajoutons toutefois que l'anglais ne représente aucune menace pour le catholicisme des Italiens comme c'était le cas voici deux siècles pour les Canadiens français: A l'heure actuelle, le catholicisme est une réalité qui s'impose non seulement au Canada mais sur l'étendue du continent américain et sa persistance et son développement

ne dépendent d'aucune langue et d'aucune culture.

Tous ces immigrants: Italiens, Juifs, Ukrainiens et de plus en plus Grecs, Portugais et Espagnols qui, par la religion et la culture, ont plus d'affinités avec les Canadiens français qu'avec les Canadiens anglais, enverraient plus volontiers leurs enfants à des écoles françaises, catholiques ou protestantes, non-confessionnelles le cas échéant, s'ils étaient assurés que ces institutions dispenseraient une bonne connaissance de l'anglais aussi.

Les écoles bilingues

La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal l'avait bien compris voici quelques années quand elle a tenté l'expérience des écoles bilingues. Quelle levée de boucliers ce projet n'a-t-il suscité? Méthode anti-pédagogique, s'exclamèrent les dirigeants des écoles catholiques anglaises qui ne voyaient pas d'un bon oeil qu'on prive leurs établissements des enfants néo-canadiens qui, dans certaines écoles anglaises, constituent les trois-quarts des élèves.

Certains Canadiens français joignirent leurs voix à celles des protestataires: si la méthode est bonne, pourquoi la réserverait-on aux néo-canadiens? Leurs enfants à eux, Canadiens français, devraient avoir le même avantage, autrement les enfants des immi-

...

grants jouiraient au départ d'un privilège qui leur donnerait une supériorité sur leurs camarades canadiens français.

Comme l'une des innovations que la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal voulait introduire dans ces écoles expérimentales était l'enseignement du catéchisme aux enfants d'immigrants dans la langue de leur groupe ethnique, les adversaires de cette méthode ont parlé d'écoles trilingues qui dispenseraient un enseignement si lourd que peu d'enfants en supporteraient le poids. Devant tant de hurlements et en face d'une opposition si acharnée, le projet des écoles bilingues fut rapidement abandonné sans qu'on en étudie le bien-fondé du point de vue des principaux concernés: les Néo-canadiens eux-mêmes.

Aujourd'hui encore, il semble à première vue que ce soit le meilleur moyen d'intégrer les enfants des immigrants dans le milieu canadien-français, compte tenu du système scolaire en vigueur.

Ecoles neutres ou protestantes de langue française

L'intégration scolaire des Juifs et des protestants francophones au groupe canadien-français se heurte à deux obstacles: la langue et la religion. L'obstacle linguistique peut être franchi sans toucher aux écoles confessionnelles. Il s'agirait soit d'établir en dehors du système confessionnel, des écoles non-confessionnelles, soit de multiplier le nombre des écoles protestantes de langue française, ce qui laisse entier le problème des non-catholiques et des non-protestants. Par contre, l'obstacle reli-

gieux ne sera pas surmonté pour autant, car la solution de ce problème ne se situe pas uniquement au niveau de l'école.

Ainsi, les enfants juifs ou protestants qui fréquenteraient des écoles neutres ou des établissements de leur confession, n'auront aucun contact avec les enfants catholiques canadiens-français. De telles écoles où l'on isolerait les francophones non canadiens-français n'auront pour conséquence, à longue échéance, que de recréer à l'échelle scolaire les mêmes îlots, en les entourant des mêmes barrières, que les îlots ethniques dans le domaine du logement. Ainsi, il semble clair que l'intégration des enfants au niveau scolaire dépend de facteurs sociaux et culturels qui dépassent le cadre de l'école.

Bien sûr, cette intégration n'est possible que si on prend pour acquis, au préalable, que le système scolaire devrait permettre le maintien de la langue française dans le milieu d'immigrants, et tout particulièrement parmi les Néo-canadiens francophones.

Le français et les rencontres avec les Canadiens français

Si l'école ne favorise pas les rencontres entre les Néo-canadiens et les Canadiens français, ceux-là auront du français une opinion semblable à celle de leurs parents, semblable à son tour à celle d'une grande partie des Canadiens anglais: langue qui devient de plus en plus utile et qui sera indispensable à tous

...

ceux qui voudront se lancer dans les affaires fédérales. Ceci ne projette pas l'aspect humain d'un idiome qui exprime une communauté, qui lui sert de véhicule pour exprimer ses joies et ses tristesses, qu'on emprunte dans les circonstances les plus banales de la vie familiale comme dans les fêtes et les célébrations solennelles. Bref, la langue d'un groupe humain auquel il est possible de se mêler et non seulement un instrument dont on se sert pour des besoins utilitaires de politique ou de politesse.

Quand on enseigne le français à des enfants, si perfectionnée et si efficace la méthode qu'on utilise soit-elle, sans leur donner la possibilité d'associer les mots à des visages, d'accorder les vocables aux sentiments, de s'y initier dans des jeux et des disputes, on ne fait que fabriquer une langue artificielle. On place ces enfants à l'extérieur de la réalité que cette langue exprime au Canada, on en fait des observateurs étrangers, des touristes perpétuels.

L'intégration commence à l'école. Même si l'on forme des Néo-Canadiens qui s'expriment en un français parfait, on leur interdirait de s'intégrer au groupe canadien-français si, dès l'école, il ne leur soit possible de fréquenter les enfants canadiens-français.

S'ils apprennent ^{avec} le français dans de telles conditions artificielles, il est possible que plus tard, ils pourraient participer parallèlement et séparément et, par conséquent, indirectement à la culture canadienne française ou plus précisément à la culture française au Canada. Ils seront entourés de groupes anglophones

perdus dans un continent anglo-saxon.

Séparé de la communauté canadienne-française, le francophone isolé perd à plus ou moins longue échéance le désir de la motivation de garder sa langue. Les enfants qui apprendront le français, sans vivre au sein de la communauté canadienne-française, en feront un instrument utilitaire subsidiaire et non une expression vivante d'un mode de penser et de sentir.

Le monde du travail

L'expérience qu'offre l'école de la vie canadienne aux fils d'immigrants rejoint-elle ou contredit-elle celle que retirent leurs parents dans leur activité professionnelle? Dès qu'il met les pieds sur le sol canadien, l'immigrant reçoit des preuves constantes et quotidiennes que l'anglais n'est pas un accessoire, un instrument utile et supplémentaire qui lui permettrait de progresser dans son métier ou dans sa profession mais qu'il est l'outil indispensable pour se frayer un chemin dans la vie canadienne.

Dès qu'il se met à la recherche d'un emploi, l'immigrant s'aperçoit que, dans certaines circonstances, le français peut suffire, surtout dans le cas d'un Canadien français qui se contente d'une perpétuelle situation de subalterne. Le Néo-canadien unilingue est doublement défavorisé. Placé déjà dans une position d'infériorité du fait de la nouveauté du pays et de ses habitudes à ses yeux d'étranger, il se trouvera en concurrence avec des natifs du Canada qui jouissent d'une plus grande protection: connaissance

du pays, relations familiales...

Partout où je m'étais présenté pour demander un emploi dans les bureaux de placement ou dans les entreprises privées, on s'adressait à moi en anglais. Certes, la consonnance de mon nom appelle, au Canada, une telle réaction. Toute personne ou patronyme de consonnance étrangère est assimilée au groupe anglophone. Quand je répondais en français, surtout quand je constatais que mon interlocuteur était de langue française, la première question qu'on me posait était si j'ignorais l'anglais. Comme je connaissais cette langue, nous en restions là. Pour l'immigrant francophone unilingue, c'est là que ses difficultés commencent. Sa première réaction en est une de colère et de révolte. On aurait dû le prévenir avant qu'il ne prenne le bateau. On lui avait dit que le français est l'une des deux langues officielles du Canada. Il a sans doute oublié que dans tous les bureaux d'immigration canadienne en France ou ailleurs, les fonctionnaires canadiens insistent sur l'importance de l'anglais sans pour cela refuser le visa d'immigration aux francophones voire à ceux qui ne connaissent ni l'une ni l'autre des deux langues du pays.

En général, la révolte et la colère sont de courte durée. Réactions inefficaces en face des problèmes immédiats. L'immigrant s'aperçoit rapidement que les Canadiens français qui s'indignent de cette situation, et ils sont nombreux, ne peuvent lui être d'aucun secours. Outre qu'ils s'intéressent peu à son problème particulier, leurs moyens d'action sont d'ordre politique, et

...

l'immigrant n'a ni le loisir, ni le désir, ni la connaissance suffisante du pays pour prendre part à une telle action. D'ailleurs, il ne songe nullement, à son arrivée, de se placer dans l'opposition politique. Il souhaite que sa situation personnelle se transforme et il n'a pas la patience d'attendre que toute la société canadienne soit transformée pour qu'elle lui soit favorable.

Sa révolte ne convaincra personne, tout au plus suscitera-t-elle quelque pitié sur la victime des circonstances. On ne se fait pas d'illusion sur son efficacité et sa persistance. Elle traduit la déception d'un étranger qui ne cherche qu'un moyen de gagner sa vie. Et les nationalistes canadiens français qui accepteraient volontiers la fraternité d'armes de l'immigrant dans le combat ne peuvent lui être d'aucun secours dans ses problèmes matériels immédiats. Leur sentiment d'amitié à son endroit se mitige de compassion pour le pauvre naïf qui ne se trouve dans ce guêpier que parce qu'il a bien voulu s'y mettre.

En majorité, les immigrants n'ont même pas de velléité de révolte, Ils s'empressent de se reconnaître les premiers responsables de leurs difficultés, coupables d'insuffisance et se montrent disposés à redresser la situation. Ils ne veulent pas mieux que d'apprendre cette langue, clef de tant de portes fermées à leur nez. Certains se mettent à fréquenter les écoles du soir, prennent des cours gratuits ou payants. S'ils réussissent, ils ne manqueront pas d'occasion de s'enorgueillir, se vanter de leur facilité à s'initier aux langues étrangères, au peu de temps qu'ils ont mis à

...

maîtriser les difficultés de l'anglais. Les autres, ceux dont la connaissance de cette langue est restée insuffisante, imputeront leur échec à la médiocre considération accordée au français dans un pays qui se prétend être bilingue. C'est parmi ceux-là que se recrute le gros du contingent de ceux qui rebroussent chemin, à condition que leur pays d'origine soit disposé à les recevoir.

L'îlot ethnique dans les professions et les métiers

Si la connaissance de l'anglais s'impose aux francophones, on peut imaginer que ceux qui arrivent au pays sans connaître ni l'une ni l'autre des deux langues n'hésitent pas à commencer leur apprentissage des langues du pays par l'anglais, et ceci en dépit des affinités de culture et de religion qui pourraient les rapprocher davantage des Canadiens français.

Souvent, quand l'immigrant met du temps à tirer les conclusions qui s'imposent, il reçoit l'amère leçon à ses dépens. S'il est grec, il sait qu'il sera soumis à l'exploitation éhontée de compatriotes grecs installés depuis longtemps au pays, à moins qu'il n'apprenne vite l'anglais pour voler de ses propres ailes. Italien, il sera souvent la proie consentante du contremaître qui parle sa langue. Il n'est pas protégé par les syndicats locaux qui ne défendent que ceux qui possèdent le certificat de compétence. Et nombreux sont les immigrants qui ne peuvent obtenir ce certificat. On peut alors les exploiter légalement.

...

Peu protégé, vulnérable, l'immigrant est forcé d'avoir recours à ses compatriotes pour trouver un emploi, malgré les abus et l'exploitation. Ceci explique la spécialisation des immigrants dans certaines activités et leur concentration dans certains métiers: la construction chez les Italiens, la restauration chez les Grecs... Malgré l'enrichissement de certains parmi eux, et leur succès dans ces domaines, ils restent à l'intérieur de la communauté, créant en quelque sorte dans les professions et les métiers l'hégémonie et l'îlot ethniques qui existent déjà dans le logement.

Les immigrants asservis à l'autorité de leur compatriote patron, à son exploitation voient dans l'anglais une source de puissance et de libération. Voilà l'arme qui leur permettra d'échapper à leur condition de semi-captivité, de s'intégrer directement à la grande société canadienne, sans passer par l'entremise du tuteur.

Sur le plan psychologique, le français leur apparaîtra comme étant dans la même situation que leur langue natale. Si les Canadiens français se résignent à apprendre l'anglais pour avancer et pour réussir c'est que le français est l'idiome des faibles. L'immigrant qui vit dans l'insécurité cherche à s'appuyer sur les forts et les puissants. En apprenant l'anglais, il a l'impression de se joindre à la caravane des victorieux. Adopter le français serait adopter une attitude de non-conformisme et l'immigrant est, de par sa situation, conformiste.

Certes, il existe un certain nombre d'immigrants qui résistent à ces pressions extérieures, qui en subissent d'autres, qui vivent dans un milieu francophone, qui travaillent dans une ambiance où le français occupe une position de puissance et où il se trouve en état de supériorité.

C'est le cas des immigrants qui s'établissent dans la province de Québec, ailleurs qu'à Montréal, dans des villes ou des régions où la connaissance du français est indispensable. Il s'agit d'une minorité car les immigrants, dans leur majorité, cherchent à s'installer dans les grandes villes. C'est là qu'ils ont le plus de chance de trouver un emploi, c'est là aussi qu'ils peuvent se perdre dans l'anonymat s'ils n'appartiennent pas à un groupe ethnique numériquement important.

Il existe aussi des immigrants qui travaillent pour des entreprises canadiennes-françaises ou dans des firmes où la langue de travail est le français. Ils apprennent ainsi le français, par la force des choses, tout en s'efforçant d'acquérir une connaissance de l'anglais s'ils sont ambitieux et s'ils ont le désir d'avancer.

Ces immigrants qui se joignent au groupe francophone ne sont pas la majorité, mais leur démarche, voulue ou imposée par les circonstances, démontre qu'il est possible aux immigrants de s'intégrer au groupe canadien-français à condition que ce groupe soit en position de force.

...

Le monde du travail constitue donc un véritable obstacle à une intégration libre basée sur un sentiment d'égalité à l'endroit de l'un ou l'autre des deux cultures canadiennes. L'immigrant ne répond pas à un appel de fraternité. L'accueil humain, l'affinité culturelle vont souvent à l'encontre des exigences sociales et des besoins d'amélioration du statut et de la vie matérielle.

La hiérarchie linguistique

Dès le départ, les rapports entre les Canadiens français et les Néo-canadiens, du même niveau social et culturel, sont faussés à cause de l'existence d'une hiérarchie linguistique qui ne correspond pas à celle qui s'établit généralement entre les majorités et les minorités. Les immigrants essaient toujours, dans le monde du travail, de calquer leur comportement sur les habitudes et les coutumes de la majorité. Or, au Canada français, la majorité de la population se trouve en état d'infériorité social et culturel en raison de son infériorité dans le monde du travail. Ainsi, même quand il est entouré de Canadiens français, l'immigrant aspire ; à imiter les habitudes et à parler la langue du groupe qui détient l'autorité réelle et qui est anglophone.

On peut songer que son état de minoritaire rangerait tout naturellement l'immigrant du côté de ces minoritaires que sont les Canadiens français. Il serait solidaire de leurs aspirations et de leurs revendications qui ressemblent aux siennes. Cependant, le plus souvent ce sont les éléments de conflits et de concurrence

qui prennent le dessus. C'est un cercle vicieux. Car la réticence de l'immigrant à l'égard des Canadiens français et de leurs aspirations entraîne leur suspicion à son endroit. S'il est l'allié probable du patron anglo-saxon, ils ne peuvent l'accueillir à bras ouverts et le considérer comme l'un des leurs. Et même dans le cas des Néo-canadiens qui veulent lier leur sort à celui des Canadiens français, et ils sont une minorité, les Canadiens français ne se trouvent pas dans un état psychologique qui leur permette de les accueillir. Car dans les rapports entre immigrants et indigènes, ces derniers doivent être assurés de leur supériorité, de leur sécurité de natifs du pays et des privilèges naturels qui doivent en découler. Cette situation de supériorité, conséquence normale de toute ancienneté doit être garantie, reconnue d'une manière claire et précise pour que l'étranger qui frappe à la porte ne fasse pas figure d'intrus qui menace la quiétude du groupe.

Tout accueil libre, spontané, harmonieux naît d'un équilibre. Les natifs du Canada sont les anciens, ils sont chez eux. Ils ont la bonne fortune et le privilège d'être nés dans ce pays qui attire tant d'étrangers. Ils reçoivent volontairement, généreusement et de bonne grâce les nouveaux-venus, leur ouvrant les portes de la fortune.

Les nouveaux-venus se trouvent par contre dans un état de receveur, de demandeur, par conséquent dans un état d'infériorité psychologique.

Ces données qui, aux Etats-Unis, ont rendu possible une cer-

taine forme d'intégration des immigrants à la vie américaine, sont bouleversés, au Canada français, par le statut des Canadiens français dans le monde du travail.

Certes, il arrive que dans tout pays d'immigration, un étranger atteigne le statut que lui accorde sa formation, sa compétence et son énergie et occupe un poste d'autorité qui met sous ses ordres un nombre considérable de personnes nées dans le pays. Ces cas ne peuvent être qu'individuels et ne constituant pas la norme, ne peuvent pas bouleverser un certain équilibre social qui est sous-jacent à tout équilibre psychologique.

Dans le Québec, l'immigrant n'a pas à éprouver des difficultés semblables à celles du Canadien français pour passer dans le camp canadien anglais. Ne subissant pas le poids de l'histoire, n'étant pas affecté par l'état mental suscité par deux siècles d'existence minoritaire, il dispose d'une plus grande liberté d'action, de plus de facilité pour être admis dans l'enceinte, du moins dans les parages de la cité anglaise. De plus, sa présence, dans l'ère sociale et économique du Canada anglais étant condamnée à la marginalité, ne met pas le patron anglophone en état d'alerte puisque la sécurité de celui-ci n'est aucunement menacée par l'immigrant comme elle peut l'être par le Canadien français, membre d'une majorité numérique.

Dans le monde du travail, le Canadien français tente d'affirmer et de faire reconnaître sa supériorité psychologique sur le Néo-canadien et la légitimité de sa position hypothétiquement privilégiée avant d'accepter de l'accueillir. Cette affirmation, dans la mesure où elle est possible, lui permet en même temps de calmer

une appréhension plus générale et de vaincre ses craintes.

Dans une situation de libre concurrence entre le Canadien français et le Néo-canadien, c'est le premier qui est perdant puisque l'arbitre anglophone ne lui donne pas les assurances de protection qui lui reviennent de par sa naissance canadienne. De plus, la langue anglaise étant celle du patron, du monde du travail et de tout le continent, le Canadien français se trouve dans l'incapacité réelle d'accueillir l'immigrant comme un égal. Car dans le monde du travail et de la hiérarchie sociale, il ne peut être le dispensateur d'égalité, souffrant lui-même de l'inégalité.

Le protectionnisme de courte vue dans le monde du travail

Certains milieux d'affaires au Canada français recourent à un protectionnisme de courte vue pour surmonter leur infériorité de fait, et cette attitude ne peut qu'élargir le fossé entre le Canadien français et le Néo-Canadien sans que l'efficacité de la démarche en soit démontrée. Le Néo-canadien qui est ainsi rejeté du monde des affaires ne peut qu'en imputer les motifs à la faiblesse de la communauté canadienne-française qui éprouve le moyen d'ériger des frontières protectionnistes dans un continent qui promet la victoire et la réussite à ceux qui savent faire preuve d'énergie et qui peuvent déployer d'indiscutables qualités. Cette attitude protectionniste confirme le préjugé attaché à cette communauté: dans ce continent nord-américain dynamique, elle refuse le

le défi et capitonne sa faiblesse.

Le Néo-canadien est vite convaincu alors, prédisposé qu'il est à l'être, que cette société lui sera toujours fermée, le rejettera à toute occasion, qu'il a tout avantage à s'intégrer à un groupe qui possède la véritable puissance et qui lui laisse grandes ouvertes les portes de la fortune.

Le dynamisme récent rétablit partiellement l'équilibre

Le dynamisme récent de la société québécoise, et tout particulièrement du gouvernement provincial, rétablit partiellement l'équilibre et élimine un certain nombre de préjugés. Les entreprises nationalisées ouvrent de nouvelles perspectives et le nombre de Néo-canadiens qui cherchent à se faire engager par l'Hydro-Québec est considérable. De plus, le nombre d'immigrants qui enseignent dans les diverses commissions scolaires de la province ne cesse d'augmenter.

Dans ces domaines, les Canadiens français se trouvent en état de force. Ce sont eux les employeurs, eux qui fixent les salaires et qui définissent l'avenir et c'est dans leur langue que le travail s'effectue. Dans de telles conditions, les postulants affirment avec force et fierté leur maîtrise de la langue française. Le développement récent de certaines entreprises canadiennes-françaises commerciales et industrielles pousse un certain nombre de Néo-canadiens à tenter leur chance dans ce domaine bien qu'ils

...

constatent, le grand nombre de concurrents canadiens-français. Il est vrai que plus les entreprises canadiennes-françaises perdent¹²⁴ leur caractère familial, plus les chances apparaîtront grandes au Néo-canadien de s'y faire un avenir.

Le facteur politique

Cependant dans les années qui viennent, ce ne sont pas les facteurs économiques et psychologiques qui seront les plus dominants. Il faudra désormais compter avec le facteur politique. Ainsi, dans les grandes industries et dans les corporations canadiennes-anglaises, les patrons anglo-saxons se sont remis en classe pour apprendre le français. Forts de leur puissance de majorité, affirmée sur le plan politique, les ouvriers canadiens-français ne mettent plus le mépris de leur langue sur le compte de leur état^{de} subalternes et réclament de plus en plus fortement le respect de leur langue.

Le gouvernement provincial ne peut se maintenir au pouvoir sans affirmer son accord avec ces revendications. Si les patrons anglo-canadiens éprouvent le besoin d'apprendre le français, les Néo-canadiens doivent à plus forte raison suivre leurs traces à moins qu'ils ne décident à-moins de quitter cette province. Cependant, faut-il le préciser, leur choix ne se pose pas entre l'anglais et le français mais entre l'anglais et le bilinguisme. En apprenant le français, ils n'admettront que la puissance politique des Canadiens français avec lesquels il leur faudra désormais

composer.

Il est trop tôt pour dire si cette tendance se poursuivra ou si elle n'est que la réaction immédiate mais éphémère en face de la montée du séparatisme. Mettons qu'il s'agisse d'un mouvement irréversible. Est-ce à dire que les Néo-canadiens sont en train de franchir un pas de géant sur la route qui les conduit à s'intégrer ^{oui} au groupe canadien-français? Intégration, /mais non au groupe canadien-français ni à aucun groupe en particulier. Il s'agirait plutôt d'une assimilation à une idée du Canada, à une profession de foi de fidélité et d'attachement envers une entité juridique encore abstraite, envers un fédéralisme souhaité mais non encore inscrit dans la réalité concrète. Et l'on sait que l'intégration à une idée abstraite, à une entité juridique est bien plus facile que l'intégration à une communauté vivante.

L'effet du conflit entre/ Canadiens français et
les Canadiens anglais sur les immigrants

Tous les immigrants, ouvriers, artisans, petits commerçants, employés de bureau économiquement et socialement vulnérables ressentent dans la vie quotidienne les effets du conflit qui oppose les Canadiens français aux Canadiens anglais. Ils craignent que l'élimination des obstacles qui empêchent les Canadiens français de progresser et de s'épanouir ne s'accomplisse à leurs dépens, qu'ils ne paient eux-mêmes les frais d'une entente anglo-franco canadienne et que les marchandages économiques et sociaux ne se

...

fassent sur leur dos. Ils savent, et c'est la voix de l'intérêt et de l'insécurité qui leur en dicte la leçon, que toute discrimination sur le plan ethnique, toute faveur accordée à un groupe ethnique en raison de son ethnicité ne peut que jouer contre les minorités les plus faibles. Ce sont les groupes politiquement et économiquement forts qui l'emporteront, car ils sont les seuls à pouvoir se défendre.

Le rôle du mouvement ouvrier

Dans ce domaine, le rôle des syndicats ouvriers est très grand. Certes, leur but premier est de défendre les ouvriers sans tenir compte de leur origine ethnique ou de leur confession religieuse. Mais le jeu n'est pas aussi simple, et au Canada il se complique du fait de la division du mouvement ouvrier. L'une des deux centrales est affiliée aux unions américaines et se trouve parfois forcée, dans la province de Québec, de recourir à la surenchère nationaliste pour faire face à la concurrence de la centrale canadienne-française qui ne permet aucun doute que son unique pôle d'intérêt se situe au Canada français.

Certes, tous les syndicats se déclarent opposés à toute discrimination envers les immigrants ouvriers et prétendent n'en pratiquer aucune à leur endroit. Cependant, il faut prendre de telles professions de foi théoriques avec une certaine réserve. L'on sait que les unions ouvrières américaines, dont dépendent la grande majorité des unions canadiennes, ne sont pas immunisées

contre une discrimination raciale de fait à l'endroit des Noirs, même si au sommet de la hiérarchie leur chef proclame - et sans hypocrisie - qu'ils sont favorables aux revendications des Noirs. Cependant, les unions ouvrières sont soumises aux intérêts immédiats de leurs mandataires qui craignent l'invasion du marché du travail par une main d'oeuvre noire qui accepte des salaires au rabais. Ceci n'a rien à voir avec les préjugés raciaux.

La situation n'est pas identique au Canada, mais présente toutefois des points de ressemblance. Le nouveau venu sait que les unions sont là pour le défendre et qu'il pourra théoriquement y adhérer sans que son origine ou sa croyance religieuse l'en empêchent. Mais il s'aperçoit, tout étonné, que dans chaque métier il sera soumis à des tests de compétence assez vigoureux. Sa formation, sa connaissance plus ou moins bonne de la langue jouent contre lui et il est souvent obligé d'accepter des conditions de travail et un salaire inférieur à sa compétence réelle et à son expérience.

Plus il monte dans l'échelle sociale et plus les portes se trouvent rigoureusement fermées devant lui. S'il est professionnel, il les trouvera cadenacées. Médecin, avocat ou notaire, il doit - du moins dans les provinces du Québec et de l'Ontario - refaire ses cours entièrement avant d'être admis dans les corporations fermées de ces professions.

L'immigrant, dans le domaine du travail, se heurte à des obstacles de tout ordre qui sont parfois causés par les luttes intes-

...

tines qui déchirent le pays et dont il devient l'innocente victime. Et ceci ne favorise certainement pas son intégration. Souvent il est honteusement exploité sans qu'il possède un recours quelconque ou un moyen de se défendre.

Ces expériences dans son travail accroissent le sentiment d'insécurité de l'ouvrier immigrant et le font douter de la solidité des institutions canadiennes. Dans certains cas, cela le conduit à souhaiter à avoir son mot à dire sur le fonctionnement de ces institutions, et il arrive que les expériences initiales d'un immigrant l'incitent à militer pour la modification des structures dont il avait souffert à son arrivée.

Les classes sociales

Au début de son séjour au Canada, l'immigrant ne se pose pas toujours des questions sur la classe sociale à laquelle il appartient. Pour la majorité des manoeuvres, anciens paysans dirigés vers des usines et des chantiers, leur appartenance à la classe ouvrière ne fait pas de doute. Cependant, la notion même d'une telle classe n'étant pas précise en Amérique du Nord, et les lignes de démarcation entre les classes étant moins clairement tracées ici que dans des sociétés aux structures plus traditionnelles et plus rigides, l'immigrant^{cesse}/de se considérer comme membre de la classe ouvrière dès qu'il entrevoit une possibilité d'avancement, surtout s'il remplit une fonction de spécialisation.

Là encore la question d'ethnicité surgit. Y a-t-il une

...

correspondance entre classe sociale et groupe ethnique? se demande l'immigrant. L'appartenance des Canadiens français à une couche défavorisée de la société ne peut échapper à son observation. Il les voit souvent dans les usines et les bureaux obéir à des patrons qui s'adressent à eux en anglais. Dès qu'il tente de quitter les limites sociales de la classe ouvrière, il se met à parler l'anglais. Du reste, certains de ses collègues canadiens français ne lui en donnent-ils pas eux-mêmes l'exemple?

D'ailleurs les Canadiens français eux-mêmes semblent confirmer, par leur comportement, l'infériorité sociale attachée au français. L'étranger qui parle correctement le français, mais avec un accent, est assimilé à un Anglais. On ne lui répond pas en français, même si l'anglais qu'on emprunte est extrêmement hésitant. L'étranger ne peut alors s'empêcher de conclure que les Canadiens français n'ont pas confiance dans leur langue, n'en sont pas fiers.

Le récent renouveau nationaliste a changé maintes habitudes. Combien souvent n'ai-je pas remarqué ces derniers mois, dans les restaurants et les magasins, des Canadiens français de la classe moyenne, et non point uniquement des intellectuels, parler le français aux vendeuses et aux serveuses souvent anglophones, avec fermeté, voire ostentation, affirmant ainsi une dignité retrouvée.

L'immigrant de la classe moyenne

Quel est le sort de l'immigrant qui appartient à la classe moyenne? S'il peut maintenir son statut au Canada, il pourra pro-

clamer fièrement sa réussite dans son nouveau pays. Il aura un niveau de vie matériel supérieur à celui qu'il avait dans son pays d'origine. Son statut s'en trouve, par conséquent, rehaussé par rapport à l'Europe.

J'ai remarqué que les immigrants d'Europe et d'Afrique du Nord qui, dans leur terre natale, appartenaient à la classe moyenne, adoptent des attitudes de parvenus et de nouveaux-riches dès qu'ils s'assoient, l'air victorieux, derrière le volant de leur première grosse voiture américaine. Leur ostentation atteint de nouveaux sommets quand ils s'installent dans leur maison privée. Ainsi, l'Amérique a tenu ses promesses. C'est alors qu'ils découvrent que tout anglophones qu'ils sont devenus, les portes de la société anglo-canadienne leur sont fermées. Les francophones parmi eux affichent alors leur culture française tout en exhibant leur connaissance de la langue anglaise. Ils se mettent à frayer avec d'autres Européens, d'autres immigrants auxquels ils sont liés par la communauté de destin et de statut social.

Les immigrants de la classe moyenne les plus proches du prolétariat (anciens comptables sans formation, artisans dont les talents ne trouvent pas preneur au Canada, petits marchands et boutiquiers) vivent dans l'insécurité concernant leur statut social. Immigrants, ils se sentent dans un état d'infériorité ^{à l'égard de} pour leur manque de familiarité avec le nouveau pays. Si, en plus, ils perdent leur rang social et si ce recul n'est pas temporaire mais leur apparaît comme permanent, ils éprouvent un grand ressentiment envers le Canada, et leur vision de la nouvelle terre se colore

...

de leur accablement et de leurs sentiments d'échec et de défaite. La terre promise leur aura donné des fruits amers.

C'est l'immigrant qui voudra acquérir ce qui lui apparaîtra comme la langue de la réussite et indispensable clef du succès, lui qui méprisera le français qu'il considèrera comme l'idiome d'un groupe où se recrute le grand nombre de ses concurrents, groupe qui n'a pas su utiliser les avantages dont il dispose de par son importance numérique. Certes, il se trouvera parmi ces frustrés sociaux un certain nombre de francophones qui imputeront aux Anglais la responsabilité de leur infortune. Il n'en découle pas nécessairement qu'ils se sentiront solidaires des Canadiens français et qu'ils appuieront leurs revendications.

D'autres frustrés sociaux ne veulent pas être mis sur un pied d'égalité avec les Canadiens français du même rang social. Ils valorisent leurs traditions européennes, leur culture française authentique et leur accent. Ils prétendent connaître le théâtre, avoir de bonnes manières, afin de compenser leur infériorité matérielle. Ils refusent de fréquenter les indigènes de leur classe qui jouissent d'un standard de vie légèrement supérieur au leur, par dédain de leur ignorance et de leur manque de raffinement. Parmi ces frustrés fleurissent les préjugés. Les victimes peuvent en être, indistinctement, les Canadiens français, les Canadiens anglais ou d'autres groupes d'immigrants. Souvent ces sentiments ne durent que l'espace de la période d'adaptation, qui peut être plus ou moins longue.

Les conditions du travail, le logement, le système scolaire

...

exercent une grande influence sur l'intégration des immigrants qui appartiennent aux classes ouvrière et moyenne. Les autres, les professionnels, les commerçants et les industriels qui viennent munis de capitaux obéissent dans leur intégration à des conditions plus individuelles. Les intellectuels s'intègrent plus facilement que d'autres, mais cette intégration s'effectue sur une base différente par le sommet. Leur pénétration dans le milieu, profonde et fructueuse, riche en contacts sociaux ne peut servir d'exemple pour l'ensemble des immigrants.

On peut tirer la conclusion que les habitudes de logement, le monde du travail, l'image que projette la société au nouveau-venu de ses structures et de ses lignes de force ne favorisent pas l'intégration de l'immigrant au groupe canadien-français. D'autres éléments corrigent et contrebalancent toutes ces forces négatives: manière de vie américaine, institutions juridiques et politiques, loisirs, rapports personnels, mariages avec des Canadiens, églises, clubs.

L'intégration aux institutions du pays, ce que le sociologue Milton Gordon désigne comme l'intégration secondaire, est sans doute la plus facile. Elle peut même être organisée et hâtée par l'intervention des pouvoirs publics et des associations privées. Mais l'intégration réelle qui touche ce qui dans l'être est le plus profond et le plus personnel demeure soumise à des conditions et des contraintes multiples qui échappent à l'intervention extérieure, aussi bienveillante et éclairée soit-elle.

...

La politique officielle d'intégration

Les hommes politiques canadiens qui ont la responsabilité de l'immigration et de l'intégration des immigrants expriment des idées toutes faites sur la politique suivie par nos voisins du sud en ce qui concerne l'intégration des immigrants, idée que contredisent depuis longtemps les sociologues et les romanciers américains. Au cours d'un voyage effectué aux Etats-Unis, grâce à des rencontres multiples et à des observations personnelles, j'ai pu vérifier les opinions émises par les sociologues et les romanciers.

La politique américaine d'intégration

On prétend très hâtivement au Canada, y compris au ministère de l'Immigration et de la Citoyenneté, que la politique suivie chez nous est différente de celle de nos voisins qui serait basée sur la théorie du creuset, le "melting pot". Or la politique américaine à l'égard des immigrants a traversé trois étapes et fut en toutes circonstances conditionnée par le développement économique du pays et par sa politique internationale.

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, on pratiquait la politique de l'"anglo-conformity". Pour devenir américain, il fallait se familiariser avec la culture dominante. Dans leur majorité, les immigrants ne demandaient pas mieux. Ils se sont mis à l'étude de la langue anglaise et se conformèrent aux institutions du pays. Mais à peine entrouvertes, les portes de la société anglo-saxonnes se fermaient à leur nez. Certes, il y avait des réfractaires. Pour certains, la religion constituait un obstacle. D'autres

considéraient leur culture supérieure à celle de leur nouveau pays. Ainsi, les Allemands ont tenté de faire admettre leur droit, non seulement à l'autonomie linguistique, mais aussi à l'autonomie territoriale, et ce fut la première grande guerre qui mit définitivement fin à leur mouvement.

L'"anglo-conformity" ayant fait long feu, on en arriva alors à une deuxième étape. On s'est mis à parler du creuset, du "melting pot". On ne réclamait plus la disparition des cultures nationales, leur fusion pure et simple dans la seule qui avait droit de cité, celle de la majorité anglo-saxonne, mais d'une libre association de toutes les cultures, de leur disparition dans une nouvelle culture née de l'apport de chacune d'elles au tout collectif. La nouvelle entité serait supérieure à toutes ses parties constituantes et dépasserait en dynamisme et en perfection toutes ses composantes.

Mais en fait, ce qui arriva fut la domination de la culture anglo-saxonne qui s'est imposée à toutes les institutions du pays sans que, pour cela, la société anglo-saxonne ait à accepter dans son sein la présence de personnes appartenant à d'autres groupes. Tous les groupes subissaient des pressions politiques et sociales pour accepter, au nom du "melting-pot", la domination des normes et des structures imposées par le groupe anglo-saxon. On pensait venir ainsi à bout de tous les éléments réfractaires et résiduels. Mais on assistait à la cristallisation de nouveaux foyers d'attraction, de sorte qu'on ne pouvait plus parler d'un seul "melting pot" mais d'une multiplicité de "melting pots". De nouvelles affinités se manifestaient et des lignes de démarcation inconnues jusqu'alors se précisaient. Les trois confessions: protestantes, catholiques et

juive, constituaient désormais des creusets indépendants les uns des autres. Il y eut ensuite la ligne de démarcation raciale. La séparation entre les Blancs et les Noirs, et dans une grande mesure les Jaunes, renvoyait à un avenir lointain la fusion des hommes de toutes les origines et la naissance de l'homme nouveau.

Dès lors on ne parla plus de "melting pot". Le pluralisme culturel prit naissance. Les cultures nationales garderaient leur autonomie, ne se fusionneraient pas en un tout unique. Les cultures ressembleraient aux instruments d'un orchestre qui, par leurs différents sons, produiraient une mélodie harmonieuse. Mais on constate que la nouvelle théorie n'a pas plus de solidité que les précédentes. Toutefois elle indique une nouvelle étape dans l'intégration des immigrants.

On remarque que les groupes ethniques qui possèdent un réseau d'associations, de journaux, d'émissions radiophoniques sont en perte de vitesse. L'anglais est véritablement envahissant. Si les cultures nationales ont droit de cité et peuvent s'exprimer librement, elles n'arrivent/^{pas} à atteindre le public, voire les membres des groupes ethniques, si elles ne franchissent pas la barrière de la langue. Ainsi l'écrivain Isaac Bashevis Singer fait paraître ses romans et ses nouvelles dans leur traduction anglaise avant de les publier en yiddish, sa langue d'expression. Son public, juif ou non juif, ne le lit plus en yiddish mais en anglais. Ainsi, le livre de Barzini sur les Italiens n'est devenu un best-seller que dans sa version anglaise. Ces apports culturels sont maintenant acceptés et reçus non seulement par les membres des

...

groupes concernés mais également par l'ensemble de la population. Ils enrichissent et diversifient le fonds anglo-saxon dans sa version américaine et dont aucun des groupes ne met en question la suprématie. Il serait donc exagéré et faux de parler de pluralisme culturel puisqu'il s'agit d'une culture qui domine et qui est entourée de satellites.

La domination de la culture anglo-saxonne n'entraîne pas la disparition des groupes ethniques. Ceux-ci persistent et tirent leur vitalité non pas de la culture mais des structures de la société, des frontières qui séparent les races et les confessions, les quartiers d'habitation, les métiers, les traditions culinaires. Il s'agit donc d'un pluralisme structurel mais non d'un pluralisme culturel. Pluralisme qui ne disparaîtra pas car personne n'a avantage à le voir disparaître. Il est tenace.

Ainsi on constate qu'à la troisième génération, cinquante pour cent des immigrants italiens épousent des conjoints d'origine italienne. Les autres se marient avec des Polonais ou des Irlandais. Le catholicisme rapproche ces trois groupes qui tendent de plus en plus à former un seul groupe culturel: les catholiques blancs. Malgré la foi commune, les mariages entre les catholiques blancs et les Porto-Ricains catholiques sont très rares.

De leur côté, les Anglo-Saxons grossissent leur contingent en assimilant dans leurs rangs les Scandinaves, les Hollandais et les Allemands. On voit bien qu'il s'agit de divisions raciales et religieuses et non de pluralisme culturel.

Les conditions d'intégration des groupes aux Etats-Unis ne

sont pas aux antipodes de celles que nous observons au Canada, malgré les déclarations faites hâtivement par nos dirigeants politiques.

Ressemblance de l'attitude canadienne-anglaise
envers les immigrants à celle des Etats-Unis

On peut dire que le Canada anglais a pratiqué à l'égard des immigrants une politique similaire à celle des Etats-Unis. La présence du Canada français a empêché l'emploi de certains vocables comme: assimilation ou "melting pot".

Si, traditionnellement, le Canada français s'est montré hostile à l'immigration, il ne faut pas en imputer la raison à une faille intrinsèque à la nature de la communauté française, à son catholicisme ou à ses souches latines, même si les monarques bourgeois interdisaient l'accès de la nouvelle colonie aux non catholiques.

En fait, même après la conquête, les Canadiens français ont assimilé un nombre considérable d'étrangers: Irlandais catholiques, Ecossais protestants, Européens juifs. On peut dire que chaque fois que les Canadiens français s'étaient senti en sécurité quant à leur avenir, ils n'ont pas eu peur de l'étranger. Au contraire, ils l'ont accueilli et l'ont assimilé. L'étranger francisé, converti au catholicisme, se perdait dans la masse et ne gardait pour tout rappel de son passé qu'un nom. Tout en se protégeant contre l'influence d'un continent anglo-saxon, les Canadiens français ont réussi à attirer quelques recrues.

Cependant, quand la première grande vague d'immigration a eu lieu les Canadiens français vivaient encore en majorité dans les régions rurales et sentaient peser sur eux le spectre de la pauvreté

et de la disette. Ils ont eu peur de ces nouveaux venus aux moeurs étranges. Ces immigrants se présentaient à eux sous le visage de futurs alliés des Anglais. Ils avaient trop pris l'habitude de se protéger derrière des cloisons étanches, de fermer leurs portes à tout bruit insolite venant de l'extérieur afin de sauvegarder la cohésion de leur groupe, pour ne pas redouter le spectacle de ces milliers d'intrus qui risquaient de déranger leur quiétude et une harmonie durement gagnée. Ils l'avaient payée chère, leur apparente unanimité, faisant taire toute voix discordante, réduisant au silence toute protestation contre l'ordre établi.

Il a fallu deux guerres mondiales, l'envahissement des foyers canadiens français par la radio et surtout la télévision, la naissance d'une véritable élite intellectuelle, sûre d'elle-même, curieuse, éclairée, ainsi que l'urbanisation de cette société rurale pour que la suspicion et l'hostilité envers l'étranger cèdent la place à la curiosité et à la tolérance.

Certes, les Canadiens français les plus ouverts, les plus favorables aux immigrants redoutent que l'arrivée massive des contingents d'étrangers ne contribue à renforcer l'élément anglais et, par conséquent, à affaiblir leur groupe. Ces appréhensions trouvent leur expression dans tous les milieux, y compris le milieu intellectuel. Un éditorialiste écrivit qu'il valait mieux rapatrier les Franco-Américains que faire venir des Français et des Belges. Un commentateur constate avec effroi que la majorité des enfants italiens fréquente les écoles anglo-catholiques. Une association de gauche qui prétend s'inspirer du marxisme fonde une

association (qui n'a sans doute jamais eu une existence réelle) dont le but était la défense de la main d'oeuvre indigène, réclamant le renvoi des immigrants à Ottawa, responsable de leur venue et d'obliger ceux qui restent de se munir d'une carte de travail.

Toutes ces expressions d'inquiétude révèlent l'attitude négative des Canadiens français qui ne cessent d'être hantés par un passé encore vivace dans leur mémoire.

Le mariage entre Néo-canadiens et Canadiens français

Ces manifestations de réticence sinon d'hostilité se limitent-elles à la presse? Dans la vie quotidienne, le Canadien français est-il moins hostile envers l'immigrant que dans le passé?

Prenons comme exemple l'acte qui engage le plus décisivement l'existence d'une personne: le mariage. Quelle attitude la famille canadienne-française adopte-t-elle face à l'entrée, en son sein, d'un étranger? La première question qui se pose est, bien sûr, celle de la religion. Si le conjoint est catholique, l'obstacle le plus sérieux est levé. Le garçon ou la jeune fille sont alors admis dans la famille, mais dans quelles conditions? L'attitude des Canadiens français est empreinte à la fois de crainte et de chaleur, de curiosité et de réticence, d'hostilité et d'admiration. Une longue habitude de vivre replié sur soi fait apparaître l'étranger, devenu membre de la famille, comme une menace. Il n'entre pas là un sentiment de supériorité et de mépris. C'est, le plus souvent, tout le contraire. L'Européen apparaît comme celui qui a le privilège d'avoir voyagé, d'être né dans un pays qui possède

de vieilles traditions.

Certes, on peut entretenir sur les "vieux pays" de contradictoires illusions. Contrées de grande culture mais qui ne possèdent pas de confort. L'étranger avait-il l'électricité dans son village? Il faut dire que les exemples d'une telle ignorance deviennent de plus en plus rares, surtout grâce à la télévision. Et puis les Canadiens voyagent plus nombreux à l'étranger et connaissent personnellement les "vieux pays". Il n'en demeure pas moins que le sentiment de la supériorité de l'étranger demeure vivace. C'est le sentiment du provincial devant le métropolitain. Mais ce sentiment a des racines plus profondes. Il est aussi né de la défaite devant les Anglais. On a beau mépriser l'Anglais, condamner son matérialisme, on ne peut nier sa supériorité matérielle et on souhaite jouir des privilèges dont il est le détenteur. Si la famille canadienne-française nourrit, à l'égard de l'étranger, une grande curiosité, elle n'ose pas trop l'avouer ouvertement par crainte de la menace qu'il pourrait faire peser sur la vie collective du groupe.

Mais, une fois admis dans le cercle fermé de la famille, c'est à l'immigrant, à l'étranger de fournir des preuves, de déployer des efforts pour gagner la confiance du groupe, pour y être définitivement accepté.

Saura-t-il avoir le tact de surmonter la méfiance, d'éviter de réveiller les susceptibilités? On lui reconnaîtra volontiers certaines supériorités, à condition de ne pas les étaler trop bruyamment, et de ne pas chercher, en les affirmant, à abaisser le Canadien français, à l'atteindre dans sa fierté.

...

Rapports ambigus comme on le voit, car ils sont humains. Les frontières disparaissent et toutes les intimités s'avèrent possibles.

On constate chez les Canadiens français des attitudes semblables à celles de tous les groupes: ils sont accueillants, ils s'ouvrent à l'apport de l'extérieur quand ils sont dans une situation de sécurité, quand ils se sentent majoritaires, dans un état de force. Mais chez eux on retrouve en plus une des caractéristiques des Latins: les rapports familiaux revêtent un caractère de totalité qui laissent une liberté fort relative à l'individu.

L'immigrant qui a fait son entrée dans une famille canadienne doit abandonner toute idée d'un recours possible à des demi-mesures. Il fait partie de la nouvelle famille ou il en est exclu. Même si l'urbanisation disloque dans une certaine mesure la famille canadienne-française et en modifie le caractère, cette attitude persiste psychologiquement. L'identification de cette famille avec l'immigrant et vice versa s'effectuera au cours des prochaines années encore selon des normes traditionnelles.

Il peut arriver aussi que le conjoint canadien du mariage mixte entre Canadien et immigrant quitte son propre milieu et rejoigne celui de l'immigrant. Il s'agit surtout du cas des groupes ethniques où les rapports de famille sont encore plus forts, plus traditionnels que ceux des Canadiens français. Cependant, l'influence de l'ensemble de la société s'exerce sur la nouvelle cellule familiale et les deux conjoints sont forcés d'arriver à un compromis entre leurs milieux et leurs cultures respectifs.

...

Mariage mixte

Si le mariage mixte se produit entre un Canadien français et une personne qui pratique une autre religion, la difficulté s'aplanit rapidement si l'immigrant se convertit au catholicisme et le clergé facilite alors l'union. Si la conversion est sincère, l'union de la famille est solide. Le couple peut déployer une grande énergie dans les activités sociales et religieuses. Je songe à un Juif français qui se convertit au catholicisme en épousant une canadienne-française. Sa femme est depuis devenue très active dans les associations judéo-chrétiennes et oeuvre pour la promotion d'une bonne entente entre les Chrétiens et les Juifs. Dans le cas de non-conversion, le couple devient marginal à moins que le conjoint canadien-français ne se convertisse lui-même à la religion de l'immigrant.

Il faut dire que les mariages mixtes entre Canadiens français et immigrants n'atteindront pas, dans un avenir prévisible, une proportion telle que l'attitude des Canadiens français envers l'immigration et l'intégration des immigrants puisse en être modifiée.

Caractère d'exemplarité

Cependant, si le mariage mixte reste le fait d'une minorité, il n'en conserve pas moins son caractère d'exemplarité. Car la facilité avec laquelle le Canadien français accueille, dans certaines circonstances, l'étranger dans le sanctuaire familial démontre la possibilité d'une véritable assimilation de nouveaux

éléments au groupe canadien français.

La vie sociale

L'étape la plus sérieuse, la plus difficile aussi, de l'intégration de l'immigrant concerne sa vie sociale, ses loisirs. En d'autres termes, l'intégration culturelle est la plus importante et la plus ardue.

Bien sûr, le logement, le travail et l'école contribuent à hâter ou à retarder cette intégration mais celle-ci demeure l'étape décisive qui départagera ceux des immigrants qui deviendront des membres actifs dans la vie du pays de ceux qui vivront en marge de la société canadienne, réservant leurs activités culturelles et sociales à leur propre groupe, vivant, en quelque sorte, en retrait.

Les loisirs

Pour ses loisirs, l'immigrant a le choix entre plusieurs possibilités: Les associations de son propre groupe ethnique à condition que celui-ci soit suffisamment important numériquement ce qui signifie qu'il ne trouve de telles associations que dans les centres urbains. Les villages et les régions rurales dont la population appartient à un groupe ethnique minoritaire et dont les exemples abondent dans l'ouest du Canada n'existent pas au Québec.

D'autres possibilités se présentent à l'immigrant: les loisirs publics. Il peut librement acheter son billet de théâtre et assister à une joute sportive. Sur le plan des communications de masse, l'immigrant se familiarise et s'habitue à une certaine forme

...

de vie canadienne bien que cela ne touche que l'épiderme et que cela n'exerce aucune influence directe et significative sur sa vie sociale.

Les loisirs au sein du groupe ethnique

Il peut enfin fréquenter les associations canadiennes françaises mises sur pied soit pour lui venir en aide soit pour faciliter son intégration au groupe canadien français. Mentionnons également les associations canadiennes françaises dont les membres sont en grande majorité des Canadiens français mais qui déploient un effort particulier pour attirer des membres néo-canadiens, dans leurs rangs.

L'association ethnique remplit une fonction primordiale dans l'intégration de l'immigrant. Son premier rôle est celui de créer un lien, de jeter un pont entre le nouveau-venu et le Canada, de le familiariser avec la vie canadienne dans des termes qui réfèrent à son expérience passée à des schèmes de pensée qui sont les siens. Au cours des soirées récréatives où les danses du pays occupent une place de choix, il retrouve, dans la nostalgie, le souvenir des joies d'antan. Imperceptiblement, il les mêle à des joies plus récentes, à des coutumes et des habitudes acquises au Canada et dont il ne peut plus se passer. Les soirées nationales comportent toujours un élément canadien. Après quelques années de séjour au Canada, les traditions authentiques deviennent incompréhensibles sans une interprétation canadienne. Voie médiane qui indique le progrès sur le chemin de l'intégration. Autrement la vie de l'immigrant sera insupportable à la longue puisqu'elle revêtira l'insupportable.

table visage de l'exil.

Le journal ethnique et, dans un degré moindre, les émissions radiophoniques en langue étrangère, remplissent la même fonction. Ils satisfont le besoin affectif de se rattacher à une culture et à un passé et en même temps ils rendent le cadre nouveau plus amène plus hospitalier.

Le dilemme des associations et de la presse ethnique c'est que pour remplir pleinement et honnêtement leur tâche, elles se trouvent acculées à vivre dans le transitoire, à cheminer dans le provisoire, à modifier leurs centres d'intérêts continuellement pour répondre à des goûts et à des besoins constamment changeants.

Le caractère temporaire et peu solide de ces associations et de cette presse ouvre la porte à des démarcheurs sans scrupules, à des opportunistes, à des chevaliers d'industrie qui profitent de la naïveté et de l'ignorance de leurs compatriotes récemment arrivés pour faire fortune à leurs dépens.

Elles abritent aussi de médiocres personnes qui n'arrivent pas à se frayer un chemin dans la vie canadienne et qui vivent parmi leurs compatriotes avec le mépris et la frustration au coeur après que le véritable attachement eut fait son temps.

Certes, il existe des bonnes volontés que rien n'entame, des dévouements qui ne se démentent pas. Il existe des personnes convaincues d'être les héritières d'un patrimoine qu'il ne faut pas disperser et dilapider.

Les bureaucraties ethniques

Les groupes les plus importants investissent des capitaux

...

pour construire des édifices pour leurs associations et établissent de véritables bureaucraties. Celles-ci ont le don de se perpétuer ou, en tout cas, de refuser de mourir. Elles cherchent de nouvelles formes d'action afin de perpétuer leur fonction. Parfois, les représentants de deux générations d'immigrants s'opposent les uns aux autres. Des conflits de génération éclatent au grand jour. Ce fut le cas à la Case d'Italia voici quelques années.

La politique: un exutoire

Les dirigeants ambitieux des associations ethniques ne mettent pas de temps pour s'apercevoir que c'est dans la politique qu'ils peuvent le mieux perpétuer leur rôle et leur fonction comme chefs de file. Déviation du rôle réel des organisations ethniques dont sont responsables non seulement les dirigeants eux-mêmes mais les hommes et les partis politiques canadiens.

Du fait de leur concentration dans certains quartiers, les Néo-canadiens constituent des blocs électoraux. Les organisateurs politiques canadiens ne tardent pas à réaliser le parti qu'ils peuvent tirer des formations ethniques. Ce fut sans doute l'ancien Premier Ministre John Diefenbaker qui, parmi les hommes politiques canadiens, fut le plus convaincu de l'importance des associations ethniques dans une campagne électorale. Systématiquement, son parti tenta d'utiliser la presse ethnique pour des fins partisans, mettant sur pied, d'une manière plus perfectionnée qu'auparavant, des formations ethniques conservatrices. Certes, ce n'est pas en 1957 qu'on a découvert l'importance des groupes ethniques dans la vie politique et tous les partis politiques ont eu recours à des

comités ethniques. Mais ce ne fut jamais aussi systématique. Emboitant le pas au parti conservateur, le parti libéral forma aussi un comité des groupes ethniques. Ainsi, on reconnut et on valorisa sur le plan national un procédé d'organisation électoral auquel on avait recours dans les élections municipales et provinciales. On reconnut la validité du rôle politique des groupes ethniques en tant que tels.

De son côté, le Néo-canadien réalise rapidement qu'il n'a de chance de jouer un rôle actif dans la politique de sa ville, de sa province ou du pays que par le truchement de son groupe ethnique. M. Juba s'est remis à l'étude de l'ukrainien quand il décida de se porter candidat à la mairie de Winnipeg.

Les dirigeants politiques canadiens sont les victimes d'un système qu'ils ont eux-mêmes contribué à mettre en place et dont ils ne prévoyaient pas les contraintes. Pour attirer les votes des Néo-canadiens, il était normal qu'on fasse appel à eux en leur propre langue par l'entremise de leurs journaux. Mais en ce faisant les politiciens canadiens ont donné involontairement aux Néo-canadiens conscience de la force politique qu'ils représentent quand ils forment un bloc et que leur voix est celle d'une collectivité.

Tout au Canada contribue au développement du système: la démocratie anglo-saxonne qui répugne aux idéologies, la structure de la société nord-américaine, le régionalisme. On voit, en d'autres termes, s'installer ici un pluralisme structurel identique à celui de nos voisins du sud. Ainsi, le Néo-canadien qui n'entrevoit

...

de chance d'avancement dans une carrière politique, ou tout simplement dans une carrière publique, s'il se fie à son mérite et action individuels découvre les avantages de l'action au sein d'une collectivité et, par conséquent, l'importance de l'appartenance à un groupe ethnique.

L'association ethnique dont le but initial est de faciliter l'intégration de l'immigrant à son nouveau milieu se transmue imperceptiblement et graduellement en un groupe d'intérêt qui peut jouer un rôle électoral. Ses dirigeants perpétuent leur fonction en élaborant un programme qui inscrit le service du groupe dans le pluralisme structurel. Ils ont tout intérêt à défendre les droits culturels de leur groupe, même si très souvent les membres de ce groupe, dont certains sont des natifs du Canada, se désintéressent d'une culture qui leur apparaît comme celle des vieux, des générations précédentes. Comme, par ailleurs, ils ne sont pas admis de plein droit dans tous les domaines de la vie canadienne, ils sont forcés d'appuyer les organismes qui défendent leur culture, car ils ont tout avantage à se prévaloir de leur appartenance ethnique. S'ils n'obtiennent pas des postes grâce à leur seule compétence, leur origine ethnique peut dans certains cas être un précieux atout.

La transformation des groupes ethniques en groupes de pression et d'intérêt a et aura une profonde influence sur l'avenir du Canada, surtout en raison de l'affrontement actuel entre les Canadiens anglais et les Canadiens français.

Les Néo-canadiens se rendent compte que la recherche d'une nouvelle définition d'un Canada biculturel et bilingue masque un litige plus décisif. Les Canadiens anglais et les Canadiens

français négocient un nouveau partage du pouvoir et de la puissance politique. Les Néo-canadiens redoutent les répercussions de ces dialogues dont ils se sentent exclus.

Il eut été possible d'inviter à la table des négociations les Néo-canadiens, de les faire participer au nouveau partage et au nouvel aménagement en tant que citoyens canadiens de langue anglaise ou de langue française. Ils ne peuvent participer pleinement au débat. Ils en sont exclus de par la reconnaissance qu'on accorde implicitement au pluralisme structurel qui accule le Néo-canadien à faire valoir sa présence par le truchement de la voix collective du groupe auquel il appartient.

Malgré l'influence prépondérante de l'Eglise catholique dans le développement et l'histoire du Canada français, il n'est pas impossible qu'il eût été possible, dans un autre contexte sociologique et géographique, qu'une tradition différente fût suivie. Le Canada français aurait tout simplement obéi aux traditions et à la mentalité prévalentes en France et qui font qu'un premier ministre juif comme Mendès France soit élu député et maire dans une région où il n'existe pour ainsi dire pas de Juifs, et qu'un protestant comme Gaston Defferre puisse poser sa candidature à la présidence de la République dans un pays à majorité catholique sans qu'on ait à supputer à longueur de colonnes ses chances de succès en raison de l'handicap religieux. Il suffirait de comparer à ce propos la candidature du catholique Kennedy aux Etats-Unis pour mesurer la différence qui existe entre les deux pays et les deux traditions sociales, culturelles et poli-

tiques.

En ce qui concerne les relations de groupe sur le plan politique, le Canadien français est cependant forcé de suivre une tradition anglo-saxonne. Tradition selon laquelle Ecossais, Irlandais, Gallois vivent côte à côte durant des siècles, mais ne se fondent pas en un seul groupe. Le pluralisme structurel des Etats-Unis n'est-il pas né de cette lointaine tradition? Il n'est pas impossible, si nous poursuivions notre chemin sur cette route, que nous suivions dans le domaine public les pratiques en cours en Hollande et au Liban, où les hommes politiques, les fonctionnaires sont choisis selon un partage aussi compliqué que superficiellement équitable, et où chaque personne remplir un poste dévolu au préalable à son groupe religieux.

Même si le fils d'immigrants se sent déjà intégré aux Canadiens français ou aux Canadiens anglais, il est forcé d'aller retrouver son groupe d'origine dès qu'il postule une fonction publique. Il l'est aussi parfois dans sa vie sociale. De plus, son groupe lui sert de refuge et lui donne le sentiment de sécurité et la perspective d'une éventuelle protection. Car l'attitude de l'ensemble de la population, les Canadiens de naissance aussi bien que les membres des autres groupes ethniques, n'est pas exempte de préjugés à son égard. Les Canadiens lui apparaissent souvent comme des adversaires, sinon comme des ennemis en puissance. Parfois leur ignorance de sa culture et de ses traditions se traduisent par des indécroissances involontaires, mais qui blessent sa susceptibilité et son amour-propre. Il les inter-

...

prête comme des marques d'hostilité. Il est vrai que les préjugés ne manquent pas à l'égard des immigrants en général ainsi que de l'un ou l'autre des groupes ethniques. Cette terre d'accueil et d'espoir se transforme en contrée peuplée de suspicion et de méfiance, surtout si l'immigrant ne réussit pas dans sa profession. Son insécurité se transmue en peur constante de la discrimination.

Quand, au Canada français, la méfiance et l'hostilité envers l'immigrant ne sont que l'expression de l'insécurité du groupe canadien-français lui-même, elles demeurent des attitudes de surface.

Depuis une quinzaine d'années, on ne craint plus le complot tramé dans l'ombre par les Anglais et dont les immigrants seraient les complices et les acteurs. L'ancienne crainte s'amenuise, tend à faiblir sinon à disparaître. Ce n'est là que l'un des aspects du changement psychologique profond que l'on constate au Canada français. L'ouverture envers l'étranger résulte d'une confiance en soi. On entend des voix qui s'élèvent au sein de la communauté canadienne-française qui disent que l'immigration ne joue pas inéluctablement contre les Canadiens français, qu'ils sont eux aussi coupables d'indifférence, qu'ils n'ont pas fait preuve d'initiative. S'ils adoptaient une attitude fraternelle envers les immigrants, ils pourraient les attirer à leur camp et renforcer ainsi leurs rangs.

Il faut dire ici que l'Eglise catholique fut, ces dernières années, extrêmement favorable à un tel courant. Les appels pressants du Vatican en faveur des réfugiés ont trouvé des échos sympathiques au Canada. Même dans les milieux nationalistes, on ne repoussait plus a priori l'étranger. Il pourrait être un allié.

C'est que le nationalisme lui-même a changé de visage. De protectionniste, fermé, il est devenu dynamique, ouvert.

Les Amitiés franco-néo-canadiennes

La première initiative explicitement entreprise en faveur de l'intégration culturelle des Néo-canadiens dans le milieu canadien français fut la fondation des Amitiés franco-néo-canadiennes, voici dix ans, sous l'impulsion de Jean-Marc Léger, avec le soutien actif du maire Jean Drapeau.

Les débuts de l'organisation furent extrêmement encourageants. Les initiateurs canadiens-français des Amitiés se sont mis en rapport avec les dirigeants des groupes ethniques de Montréal. Ceux-ci ne voulaient pas mieux que de se lier ainsi aux Canadiens français. Ils étaient heureux et fiers d'être reconnus par des représentants du groupe majoritaire. Ils venaient en nombre aux premières réunions.

Cependant, il est apparu plus difficile de susciter l'intérêt des Canadiens français eux-mêmes. Dès le début, ceux-ci étaient en nette minorité, dans les assemblées. Sauf pour les initiateurs des Amitiés, les Canadiens français brillaient par leur absence et nous nous trouvions entre Néo-canadiens de différentes origines. La première constatation de ceux qui prirent part aux activités de l'organisme dès ses débuts, ce fut la disparité des goûts, des intérêts des Néo-canadiens. Aucun lien réel n'unissait Hongrois, Russes, Libanais et Italiens. Les contacts humains sont intéressants mais ils dépendent des hasards et des affinités individuelles. Nous n'étions pas surpris de

l'indifférence d'un groupe envers l'autre mais, quand des haines séculaires, des animosités nées de siècles de luttes et de guerres fratricides revenaient à la surface, nous avions l'impression d'être des spectateurs forcés. Je me souviens d'une réunion des Amitiés au cours de laquelle un Slovaque exhorta les Canadiens français d'appuyer la lutte de son groupe contre les Tchèques et d'en faire ainsi des alliés. A une autre réunion, les représentants catholique et protestant de la Hongrie semblaient oublier momentanément leur appartenance à un même pays.

Les Canadiens français qui assistaient à ces réunions se trouvaient là en quelque sorte, involontairement, en service commandé, délégués par des organismes intéressés à créer de bonnes relations avec les Néo-canadiens. Ils n'avaient pas l'air d'être personnellement impliqués dans ces rencontres.

Les réunions des Amitiés s'espacèrent. Quand le maire Drapreau conviait les membres de l'organisme à un dîner au restaurant Hélène de Champlain, personne ne voulait décliner l'honneur. A un certain moment, on songea à transformer l'organisation en un club social, mais les Amitiés disparurent de l'horizon sans qu'on puisse tenir quiconque responsable de leur mort.

Un autre organisme, similaire aux Amitiés dans ses buts, est né voici dix ans: l'Accord.

Débuts modestes mais qui répondaient aux besoins des membres. Danses, sorties, sports, leçons de français, ciné-club, l'Accord multipliait les initiatives. L'organisation dispose d'un petit local au centre de la ville. Un groupe de Canadiens français, surtout des jeunes filles (travailleuses sociales, infirmières, em-

ployées de banque) animent les danses et les réunions sociales et culturelles de l'Accord. Cette organisation devint rapidement une sorte de club cosmopolite qui attire tout autant les immigrants esseulés en mal de compagnie que les Canadiens français qui ont voyagé et qui ont pris le goût des rencontres internationales.

Ce "club" ne réunit qu'un groupe restreint de Canadiens français et d'immigrants. Il n'attire qu'une partie minime de son public potentiel et ceci est dû surtout aux moyens limités dont il dispose. Mais, en mettant sous le même toit régulièrement des Canadiens français et des Néo-canadiens sans distinction de race ou de religion, il indique le chemin à suivre et les possibilités incalculables de telles rencontres. Et la voie prise est la bonne. En effet, le programme des activités n'en est pas un d'assistance et d'aide. Il n'y a aucun paternalisme et condescendance dans ces réunions joyeuses. Il y a des échanges et les Néo-canadiens sont autant responsables des programmes que leurs amis canadiens français.

Dans un esprit d'amitié et d'égalité chacun donne et reçoit. Et c'est là que réside la véritable base de l'intégration de l'immigrant. Celui-ci n'est pas traité au sein de l'Accord en parent pauvre, en subordonné. Dès que le Néo-canadien est invité à offrir les fruits de ses connaissances et de ses talents, à faire connaître ses traditions, il est convaincu qu'il est l'invité et l'hôte, qu'il est le bienvenu dans son nouveau pays.

Je me souviens d'une des soirées des Amitiés franco-néo-canadiennes. Chaque groupe était venu avec des plats nationaux, des

patisseries. Ils les offraient fièrement, symboles de dignité et d'hospitalité, à leurs hôtes canadiens français. Car l'immigrant répugne à être toujours traité comme un cas, comme un problème. Il ne veut pas être éternellement réduit à la condition de pupille. C'est dans la joie commune des rencontres désintéressées que des échanges souhaitables s'amorcent, qu'une action durable devient possible. D'ailleurs le succès des bals de l'Union nationale française où l'on trouve nombre de Canadiens français n'est qu'un exemple supplémentaire de ces échanges et de ces rencontres qui s'accomplissent, au niveau le plus populaire, dans la joie et l'égalité.

L'Aide aux Voyageurs

Ceci ne veut pas dire qu'il faille négliger l'action d'aide et de secours. Cependant, l'assistance n'est qu'une étape, la toute première, de l'intégration. Ainsi, les efforts déployés par une association telle que l'Aide aux Voyageurs sont indispensables. Bien que catholique, subventionnée par le Conseil des Oeuvres, cette association accueille tous les immigrants sans distinction de race ou de religion. Elle reçoit les immigrants à leur arrivée, dans les gares, les aéroports et les ports. Ses délégués ne font pas de distinction entre l'Européen qui débarque à Montréal avec sa famille et la jeune Gaspésienne qui vient y chercher du travail.

La confessionnalité des associations d'aide

Il est heureux que cette organisation n'établisse pas de distinction entre les immigrants étrangers et canadiens. En plus de lui

permettre d'accomplir pleinement sa tâche, cette attitude l'implante dans le milieu. Son oeuvre n'apparaît plus comme celle de missionnaires qui viennent au secours des étrangers mais comme une oeuvre qui intéresse toute la communauté.

Il est important de noter que, de plus en plus, les organisations canadiennes-françaises se déconfessionnalisent et l'intégration des Néo-canadiens à de tels organismes n'en est que facilitée. De plus, l'Eglise catholique elle-même reconnaît l'existence des groupes nationaux et les catholiques italiens, polonais... se sentent à l'aise dans leurs paroisses nationales. La nomination récente d'un évêque italien à Montréal démontre l'attention que la hiérarchie apporte à cet aspect de son action et sa reconnaissance de la diversité du milieu.

Le Néo-canadien, même s'il est catholique, ne veut pas être approché pour des motifs purement missionnaires. Qu'un organisme soit animé par des croyants qui veulent, par leur action, témoigner de leur foi et la vivre, n'est que normal. Ce ne sont pas les motivations profondes et sincères qui sont en question. Cependant, si sous le couvert de secours et d'accueil, l'organisme religieux mène une action de missionnarisme, poursuit comme ultime et véritable but la conversion, le Néo-canadien met en doute sa sincérité et tient en suspicion ses intentions. Il se sent traité, encore une fois, en objet et la véritable intégration est celle qui place le nouveau-venu dans la situation de sujet qui lui permet de faire sa contribution, en d'autres termes de procéder à un échange. Aussi, l'Aide aux Voyageurs a choisi la bonne voie en menant son action comme une institution de service social, sans qu'elle ait

à cacher son caractère d'oeuvre catholique et sans fermer ses portes aux non-catholiques.

Certains conçoivent la religion comme une totalité qui inspire toutes les activités de l'individu, même celles qui en apparence sont anodines et ne revêtent aucun aspect spirituel. Cependant, le Néo-canadien, même s'il est catholique, ne veut pas être traité seulement comme tel et dans le domaine du divertissement et des rencontres sociales, il souhaite qu'on le considère d'abord comme un individu autonome.

Le Service des Néo-canadiens à la C.E.C.M.

Que dire dès lors du Service des Néo-canadiens de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal? Les cours gratuits de français offerts aux Néo-canadiens répondent à un besoin et leur succès en est la meilleure preuve. Cependant, ces cours s'adressent aux adultes. Dès que la Commission a voulu pousser plus loin son action, oeuvrer d'une manière plus efficace et plus explicite dans l'intégration des enfants d'immigrants à la communauté canadienne-française en créant des écoles bilingues, on a crié à l'hérésie pédagogique.

D'autre part, la Commission organise depuis plusieurs années un pageant folklorique qui réunit tous les groupes ethniques de Montréal. Placée sous la présidence effective du Cardinal Léger, cette manifestation attirait, à ses débuts, plusieurs milliers de spectateurs, au Forum. Cependant, d'année en année, l'intérêt du public est allé en décroissance. Le spectacle se répétait et, de saison en saison, la curiosité des premiers amateurs enthousiastes de ce folklore international s'est épuisée. Il semble maintenant nécessaire qu'on ne puisse indéfiniment reprendre la même manifes-

tation et qu'il va falloir trouver une nouvelle formule qui soit au moins aussi spectaculaire.

On a constaté, dans ce cas aussi, que l'intérêt des Canadiens français pour l'apport des Néo-canadiens existe, même s'il n'est parfois qu'à l'état latent. La grande difficulté est de dépasser le stade de la curiosité, du folklore et de l'exotisme. Il ne s'agit pas là de la défaillance d'une organisation, mais du mystère des relations humaines qui se nouent et se dénouent librement quand elles atteignent un certain degré de profondeur.

La Société Saint-Jean Baptiste

L'effort déployé par la Société Saint-Jean Baptiste pour attirer les Néo-canadiens est très significatif. Depuis plusieurs années, la société nationale des Canadiens français invite les Néo-canadiens à participer au défilé du 24 juin à Montréal. Un mois avant l'événement, les dirigeants de la Société convient les dirigeants des groupes ethniques à un buffet et à une conférence de presse au cours desquels les projets des chars allégoriques leur sont présentés. Ils sont alors invités officiellement à participer à la fête des Canadiens français, soit en subventionnant un char, soit en défilant en voiture. Au cours des deux dernières années, les fêtes se prolongeant tout le long de la semaine du 24 juin, on convia les Néo-canadiens à se présenter dans le grand défilé vêtus de leurs costumes nationaux, et à prendre également part aux jeux gymniques.

On constate à la réception de la Saint-Jean Baptiste que le désir de faire participer l'ensemble de la population de Montréal

à la fête des Canadiens français est grand. Cependant, on constate aussi que les Néo-canadiens sont là en invités, qu'ils restent sur la clôture, qu'ils sont tenus à l'extérieur. Ils ne sont pas admis dans la société elle-même. Ils s'arrêtent au seuil de la porte et ne sont introduits à l'intérieur de la maison que dans les grandes occasions, à la faveur des réjouissances familiales. On leur fait bien sentir que la fête des Canadiens français est celle d'un groupe, qu'elle n'est pas la leur.

Il ne s'agit point ici de donner des directives à la Société Saint-Jean Baptiste, mais à l'occasion des Fêtes, ses dirigeants ne se comportent pas comme les porte-parole de la communauté toute entière de l'ensemble de la population, mais ceux d'un groupe particulier. C'est bien là le comportement d'une minorité et non pas d'une majorité. Les Canadiens français constituent une majorité du moins numérique; ils disposent d'une autorité politique contrôlant le gouvernement provincial. Le Néo-canadien ne peut que se demander: "Comment se fait-il que l'association nationale des Canadiens français agisse comme l'organe de défense d'une minorité et non pas comme le porte-voix d'une majorité?".

Le moyen d'intégrer le Néo-canadien à la vie nationale du Canada français, ce n'est pas en invitant à la Fête comme un étranger à qui on fait l'honneur de le convier à une réunion intime, mais en lui proposant de se joindre à la Société comme membre, d'en faire partie de plein droit. Tant qu'une société qui se veut représentative de l'ensemble de la communauté canadienne-française n'admet pas comme membres des Néo-canadiens, ceux-ci n'auront jamais la conviction qu'ils peuvent s'associer pleinement à la vie

canadienne-française, lutter pour les causes canadiennes-françaises parce qu'elles sont justes et parce qu'elles sont celles de l'ensemble de la population et non pas celles d'une minorité qui protège ses propres intérêts seulement.

J'ai été invité, lors du dernier congrès de la Fédération de la Société Saint-Jean Baptiste, à faire une causerie et à participer à un forum au comité où on débattait les questions religieuses. Le sujet que j'avais à traiter: "L'oecuménisme dans la société urbaine actuelle" divise la société depuis plusieurs mois et a déjà donné lieu à une scission au sein du mouvement. Une nouvelle société qui est née de la scission s'est déclarée non-confessionnelle. Dans ma courte causerie, j'ai insisté sur l'importance des rencontres entre les personnes de différentes confessions. J'ai exprimé l'opinion que les civilisations et les cultures sont foncièrement égales, et qu'elles ne se distinguaient que par leur dynamisme et leur vitalité. On a alors voulu m'entraîner dans le débat interne de la Société. On m'a demandé, et on ne s'attendait pas à une réponse véritable mais à une confirmation, si on avait le droit de faire d'une société nationale une organisation confessionnelle quand ses membres pratiquent la même religion. J'ai émis alors l'opinion que tout dépend du programme de l'organisation, de ses buts, et que c'était aux membres de décider de la voie à suivre et non à quelqu'un de l'extérieur.

On m'avait prévenu préalablement: j'étais le premier non-catholique qui était invité à participer aux travaux d'un congrès de la Fédération. Ainsi, pour faire face aux pressions qu'elle subissait de l'intérieur, la Société élargissait ses horizons.

...

Nombreux étaient ceux qui affirmèrent au cours du forum qu'une société nationale canadienne-française devait être confessionnelle. Ceux qui défendaient cette idée étaient des laïcs. Ils n'avaient pas d'intérêt personnel à protéger. Ils exprimaient l'idée qu'ils se faisaient non seulement du Canada français mais de l'ordre social. Leur argumentation n'était pas de caractère religieux mais référait bien davantage à une culture et à une mentalité. Arrivé à un certain âge, il devient improbable qu'on change de mentalité.

A mon avis, la déconfessionnalisation de la Société Saint-Jean Baptiste produirait un déchirement profond parmi ses membres. Ce ne serait alors que l'admission et la reconnaissance du même déchirement qui s'opère dans la société canadienne-française toute entière. Les discussions que j'ai eues avec les dirigeants de la Société, venus de toutes les parties de la province, m'ont convaincu que, dans leur ensemble, ses chefs de file sont ouverts sur l'extérieur mais craignent la menace que faisaient peser sur une société encore relativement homogène des influences contradictoires et diverses. La peur inspire l'attitude de ceux qui portent à la défense de la confessionnalité. Ils la considèrent comme l'ultime rempart contre la fin de l'unanimité, contre l'envahissement de la désunion et des conflits idéologiques.

Ce débat se poursuit et ne sera pas définitivement clos quand la Société optera pour ou contre la confessionnalité. Il est du plus haut intérêt pour le Néo-canadien et pour son intégration. Les Canadiens français vont-ils toujours réagir comme une minorité qui se défend et se serre les coudes devant tout élément hétérogène ou vont-ils enfin considérer l'avenir de la culture française et, par conséquent, les intérêts culturels du groupe canadien-français, comme étant d'intérêt public, qu'ils peuvent donc compter sur l'adhésion des Néo-canadiens, qu'ils soient catholiques ou non.

...

Le dilemme qui se pose à la Société Saint-Jean Baptiste est en quelque sorte celui de toute la société canadienne-française. Voici une société dont les structures craquent, dont les formes traditionnelles de vie apparaissent chaque jour comme inadéquates. Ceux qui tiennent à l'hégémonie d'antan sentent le sol bouger sous leurs pieds. Leur univers est condamné. Ils se raidissent. Ils tentent de sauver ce qui peut l'être encore. Ils voyagent, ils accueillent avec joie les bruits du monde mais se méfient des voix étrangères dès que les formes exotiques de la vie, si passionnantes de loin, menacent d'envahir leur quiétude. C'est alors qu'ils réagissent. Le monde est vaste, fascinant, mais on se sent mieux dans la chaleur de ce grand foyer familial que fut encore récemment la terre québécoise.

Pour certains: le Néo-canadien, bouc émissaire, est responsable des changements indésirables

Devant la faiblesse chaque jour plus précise des formes anciennes de la vie sociale et alors qu'on met de plus en plus en question des manières de penser et d'agir qui semblaient hier encore naturelles, axiomatiques, l'étranger représente une menace plus concrète encore qu'auparavant. Les tenants de l'ordre ancien sont tentés d'en faire le véritable coupable, l'instigateur de tout ce qu'ils considèrent inacceptable pour un authentique Canadien français.

Dans certains milieux, on poussa un cri de soulagement quand le chef du Front de Libération Québécois déclara son origine belge. Avant son arrestation et avant l'arrestation des membres du groupe terroriste, tous Canadiens français d'ailleurs, on imputait la responsabilité des bombes à des pieds-noirs algériens ou à des agents

cubains. Attribuer aux étrangers la responsabilité des malaises internes ne surprend point. On y a eu recours de tout temps et sous toutes les latitudes. Les Canadiens anglais n'ont pas repoussé cette version des événements québécois. Il est plus rassurant de songer à un mouvement parachuté de l'extérieur qu'à un mouvement montant des profondeurs. Ainsi, la société canadienne-française n'aura pas changé. Elle est celle qu'on a toujours connue, inaltérable et semblable à elle-même.

Il y a quelques années, le Père Jean-Louis Brouillé, s.j. constata le nombre considérable de Néo-canadiens infiltrés dans la presse canadienne-française et les tint partiellement responsables de la prolifération de l'agnosticisme dans le milieu canadien-français. Ce clerc établit en même temps une distinction entre le milieu montréalais, vulnérable aux mauvaises influences étrangères et le milieu rural immunisé contre ces virus et qui conserve les formes traditionnelles de sa vie sociale, patriotique et religieuse.

Le Canada français ne peut absorber une certaine quantité d'immigrants sans que les formes de sa société en soient modifiées. L'intégration est faite d'échange et on ne peut accueillir des éléments étrangers sans que ceux-ci exercent une influence sur notre manière de vivre. La réaction de la Société Saint-Jean Baptiste à l'égard des immigrants en est une de peur et dénote un sentiment de faiblesse.

D'autres éléments dans la société canadienne-française se tournent vers l'avenir. Leur démarche est celle de la confiance et de la fierté. Nationalistes, ils cherchent à l'étranger, parmi les nouveaux pays indépendants, des appuis et des exemples. Ils ne

se sentent plus isolés dans leur singularité de francophones. Leur condition leur apparaît semblable à tant d'autres et leur combat solidaire de celui de tous les offensés et humiliés de la terre.

De plus, le souffle nouveau d'un christianisme renouvelé, engageant avec tous les peuples le dialogue de la fraternité n'est pas étranger aux changements que l'on constate dans l'esprit de tant de Canadiens français. Ceux-ci sont intéressés à la lutte des Noirs aux Etats-Unis comme ils l'étaient voici quelques années à celle des Algériens pour leur indépendance.

Montréal, centre de la vie canadienne-française

Malgré les obstacles et les handicaps du passé et de la survivance d'une mentalité défensive, les lois de la vie introduisent dans la société canadienne-française des éléments qu'ils ne peuvent pas empêcher. Montréal est la grande métropole qu'on ne peut isoler de la vie du reste de la province. C'est le foyer culturel des Canadiens français où tout se conserve, se développe ou se perd. Et Montréal est une ville cosmopolite. Il ne s'agit point là d'un phénomène passager mais d'un phénomène qui progresse, qui se développe, qui s'inscrit dans la réalité concrète et psychique et qui est admis et accepté par une majorité de la population de la ville, y compris les Canadiens français.

Dans ce creuset, les rencontres deviennent inévitables, même si elles sont neutralisées, n'ayant lieu que dans les endroits publics. Ainsi les Canadiens français adoptent des habitudes alimentaires inconnues de leurs parents, Les restaurants chinois et ita-

liens font maintenant partie de la vie canadienne-française. L'invasion culinaire est telle que la cuisine traditionnelle canadienne-française apparaît aujourd'hui aussi exotique que la cuisine chinoise ou italienne et parmi les restaurants "typiques" qu'on a ouverts récemment, il y en a qui offrent les mets des paysans canadiens-français.

Il y a aussi le folklore. Je ne parle pas ici du spectacle mais de la participation des Canadiens français à l'exécution des danses folkloriques des pays étrangers. Ces danses ne favorisent pas, cependant, les rencontres avec les groupes ethniques auxquels elles sont empruntées. Ainsi, il y a quelques années, un groupe de jeunes canadiens-français, étudiants et instituteurs, se sont intéressés aux danses folkloriques israéliennes. Un Américain les avait initiés à ces danses. Ils n'avaient aucun contact avec les Juifs de Montréal. Or, dès que ceux-ci les ont découverts, ils les ont invités à se produire dans de nombreux clubs sociaux, clubs féminins et synagogues. Ainsi l'intérêt de ces Canadiens français pour le folklore d'Israël n'est pas né de leur fréquentation du milieu juif de Montréal. Ce n'est là que l'une des formes qu'emprunte le pluralisme structurel. Ainsi, celui-ci informe également la culture de masse.

Présenter aux Canadiens les cultures des
groupes ethniques

Que les Néo-canadiens s'intéressent au hockey, le sport national des Canadiens français, rien de plus normal. Qu'ils forment une partie de la clientèle des salles obscures, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Sauf que l'intégration des immigrants transpire même

là, à des degrés différents.

Au dernier Festival international du Film à Montréal, on apercevait un grand nombre de Hongrois assister à la présentation d'un film hongrois. Aux séances où l'on projetait des films polonais, les Polonais de Montréal étaient là en bloc. On comprend que des membres des groupes ethniques veuillent revivre par le truchement du cinéma des formes de penser et de sentir qui n'appartiennent qu'à leur pays. Ils étaient là ensemble. Ils participaient à une sorte de fête collective.

Mais la présence dans la salle, à côté des membres d'un groupe ethnique en particulier, des habitués du Festival, des Canadiens et des Néo-canadiens de toute origine, changea l'aspect de la manifestation. Les Hongrois étaient, certes, entre eux, en famille, mais il y avait des témoins. Du coup, ils devenaient responsables du produit offert à l'ensemble des spectateurs. Indirectement, leur culture serait jugée. Elle ne leur appartenait plus en propre, ils la partageaient avec d'autres Canadiens. Leur perspective en était altérée. Il fallait que ce reflet de leur âme nationale, aussi approximatif et discutable fut-il, ne leur porte pas préjudice, qu'ils puissent en tirer une certaine fierté, qu'il leur permette de reconquérir une dignité constamment défiée par la distance, l'éloignement et l'exil. Voilà la naissance d'un échange culturel, et ce film hongrois constitue en quelque sorte, pour la colonie hongroise de Montréal, un pas dans l'intégration à la vie canadienne.

Moments privilégiés que ceux-là et qui n'atteignent qu'une minorité parmi les immigrants. Et puis, les Hongrois comme immigrants se distinguent des autres groupes ethniques. Nombreux sont parmi

eux les exilés politiques, les intellectuels qui ont quitté leur pays sous la contrainte et qui en gardent un souvenir amer et un attachement d'autant plus fort qu'il se nourrit de nostalgie et de nationalisme frustré.

D'autres groupes manifestent moins d'enthousiasme pour les produits culturels de leur pays d'origine. Les échanges culturels qu'ils peuvent entretenir avec une élite canadienne-française en sont réduits.

On remarque que ceux qui ne s'intéressent pas à la culture de leur pays d'origine ne s'intéressent pas davantage à la culture canadienne. Ils se contentent des légers divertissements dont s'alimente la majorité des Canadiens. Nivellement par le bas qui se traduit paradoxalement par le goût que les membres de ces groupes ethniques manifestent pour les productions de leur pays, du niveau le plus bas. Ainsi, voit-on proliférer à Montréal des salles de cinéma qui présentent exclusivement des films italiens ou grecs de deuxième ou troisième ordre et qui ne peuvent attirer des spectateurs canadiens qui préfèrent les films américains de la même catégorie et qui ne peuvent, par conséquent, jeter un pont entre les Canadiens et ces Néo-canadiens. A ce niveau, les cultures sont facilement interchangeables. Dès que le Néo-canadien apprend la langue du pays, il n'a plus besoin d'aller voir les mauvais films de son pays. Il existe un meilleur choix de tels films en anglais et en français. L'intégration culturelle s'effectue plus lentement quand elle emprunte un niveau aussi bas, car les divertissements de cette catégorie ne reflètent la vie et la réalité sociale d'aucun groupe.

Par ailleurs, si le Néo-canadien s'intéresse aux manifestations culturelles les plus hautes et les plus représentatives du milieu par le seul truchement de la radio, de la télévision, des salles de spectacle sans qu'il ait des contacts personnels avec les Canadiens français, l'intérêt qu'il manifeste pour la culture du pays demeurera sans effet sur son intégration puisque cette culture, séparée du groupe humain qui la produit et l'alimente devient, en quelque sorte, abstraite. Bien sûr, la télévision dans ses programmes les plus superficiels empêche que cette abstraction ne s'installe définitivement et ne remplace la réalité. Cependant, la télévision ne présente qu'un visage très pâle de la vie canadienne. Elle sert nonobstant d'une rencontre de remplacement.

Les mass media

En présentant à l'écran des visages vivants de Néo-canadiens, si minime que soit l'effort entrepris dans ce sens, la télévision rapproche ceux-ci des Canadiens français, leur évite de tomber dans l'abstraction de l'absence et l'étrangeté.

Comment les responsables de la programmation à la télévision de langue française ont-ils réagi à la présence des Néo-canadiens? Non seulement comme cas, comme sujet d'émissions mais comme participants à l'élaboration de programmes qui s'adressent, en partie, à eux.

Bien sûr, la presse, la radio et la télévision se sont intéressées à cette présence nouvelle. On leur a consacré quelques séries d'émissions à la radio et à la télévision. Un journal, La Presse, réserva aux groupes ethniques une rubrique régulière intitulée d'abord "Les Néo-canadiens" et rebaptisée, à la suite

...

des protestations de certains Canadiens de souches étrangères, mais natifs du pays: "Nos groupes ethniques".

Il s'est avéré difficile d'aborder un tel sujet. Le fait-on pour informer et pour attirer l'attention des Canadiens-français? Le public canadien français s'intéresse aux problèmes des Néo-canadiens dans la mesure où ceux-ci ne lui sont pas assénés à doses massives. Par ailleurs, les Néo-canadiens eux-mêmes ne se reconnaissent pas dans des problèmes qui ne touchent pas leur groupe particulier. Un Italien ne s'intéresse pas plus qu'un Canadien français à un programme consacré aux Polonais ou aux Hongrois.

Sans doute, le moyen le plus efficace d'assurer la présence des Néo-canadiens à la radio et à la télévision serait de les faire participer au côté des Canadiens français à des programmes d'intérêt général, de solliciter leur opinion et de mettre à profit leur talent, abstraction faite de leur origine. Les Canadiens français s'habitueraient à cette nouvelle présence, et les Néo-canadiens, se voyant représentés, s'identifieraient aux mass media canadiens.

Ainsi, dans les journaux, on pourrait parler des manifestations culturelles et sociales des groupes ethniques non dans le cadre d'une rubrique spéciale, mais dans les différentes rubriques du journal. Les cloisonnements seraient ainsi moins étanches à la longue. Du reste, les journaux qui ont eu recours à de telles rubriques spéciales pour attirer de nouveaux lecteurs parmi ces groupes ethniques se sont rendu compte que les résultats se faisaient attendre et que par conséquent leur calcul était mauvais.

...

La présence des Néo-canadiens dans les salles de rédaction et dans les studios de la radio et de la télévision constitue un autre moyen indirect d'intégration. Mais cette présence entraîne certaines difficultés.

J'ai travaillé au "Nouveau Journal" toute la durée de sa courte vie. Comme moi, à l'intérieur de la salle de rédaction, plusieurs autres Néo-canadiens s'intégraient parfaitement à la vie du journal et, par le biais de leur profession, à la vie du Canada français.

A aucun moment n'avais-je senti l'existence de la moindre hostilité à notre égard parmi les confrères et dans mes rapports avec le public. Cependant, je me souviens d'un débat qui eut lieu à la télévision, auquel prenaient part le Père Jean-Louis Brouillé et Jean-Louis Gagnon, entre autres; le premier déclara qu'il y avait trop de Néo-canadiens dans les organes de presse. Jean-Louis Gagnon se félicita qu'il y ait des immigrants qui s'intègrent ainsi à la vie canadienne-française. "Voilà un phénomène nouveau que nous appelions de nos vœux depuis longtemps", dit-il. Il faut dire qu'on a fini par admettre dans les salles de rédaction la présence d'un grand nombre de Néo-canadiens, ne les jugeant que sur leur compétence professionnelle.

Les Néo-canadiens dans le monde du spectacle

La présence des Néo-canadiens dans le domaine du spectacle, surtout depuis l'avènement de la télévision, souleva des jalousies, des hostilités à peine camouflées, des attaques sournoises dont les responsables ne représentaient heureusement qu'une minorité.

...

Si l'apport culturel de la France au Canada fut constant, effectif, voire déterminant dans un domaine, ce fut dans celui du théâtre. Du vivant de Sarah Bernhardt, les troupes françaises avaient déjà pris l'habitude d'effectuer des tournées au Canada. Elles partaient presque toujours dépouillées d'un ou de plusieurs de leurs membres qui choisissaient de rester au Canada et d'y faire carrière éventuellement. On compta parmi eux des fondateurs de troupes canadiennes, des professeurs d'art dramatique, des auteurs et des scripteurs, sans parler, bien sûr, des comédiens. La guerre mondiale n'a fait qu'accentuer ce courant, amenant sur nos rivages des artistes aussi prestigieux que Louis Jouvet et Ludmilla Pitoëff.

Ces artistes n'étaient pas tous français de nationalité bien qu'ils fussent d'expression française. On y trouvait des Belges, des Italiens, des Espagnols. Pendant longtemps, ils ont constitué la colonne vertébrale de la vie théâtrale de Montréal. A la naissance de la radio, ils l'alimentèrent en textes et en comédiens. Personne n'y trouvait à redire. Puis ce fut l'avènement de la télévision. Pour la première fois, des vedettes ont vu le jour au Canada français. Jamais public ne fut si nombreux, et jamais popularité ne fut aussi réelle que celle des nouvelles vedettes de la télévision. Leurs cachets relativement élevés suscitaient des sourires de tendresse chaque fois qu'on rappelait les salaires dérisoires que recevaient les acteurs à une date encore récente. Âge héroïque à peine révolu.

Ces vedettes avaient, à l'instar de celles de Hollywood, toutes proportions gardées, leurs fans, leurs écotiers et des journaux à scandales qui étalaient devant un public curieux leur vie familiale,

sinon leurs secrets d'alcôve. Nombreux furent les petits hebdomadaires voués au nouveau culte, et ce fut la ruée vers ce medium. Des jeunes gens et des jeunes filles qui n'auraient jamais songé à une carrière théâtrale se découvraient du talent pour le petit écran.

Les Français se mirent à leur tour à hanter les studios. Il se trouvait parmi eux surtout des débutants qui venaient en tournée et décidaient de tenter leur chance au Canada. Ils entendaient soit s'y établir, soit amasser une petite fortune et retourner dans leur pays. D'autres, venus ici pour exercer certains métiers se découvraient subitement des dons pour la comédie.

Leur diction leur donnait au départ un avantage certain sur les jeunes Canadiens qui, durant des années, prennent des cours pour corriger leur diction. Un ressentiment se développa de la part des artistes canadiens vis-à-vis les comédiens venus de France. Les petits journaux, parfois des hebdomadaires plus respectables, se sont mis à critiquer le prétendu favoritisme à l'égard des Français. Ceux-ci étaient accusés d'enlever aux autochtones les plus beaux rôles, de les dépouiller de leur gagne-pain, d'accaparer la télévision. Cette réaction n'était pas seulement dictée par la rivalité professionnelle. Elle traduisait l'insécurité, la crainte, la méfiance latentes chez les Canadiens français.

Les journaux à scandales décortiquaient les émissions les plus populaires et faisaient le compte des comédiens français qui y jouaient. Si, par malheur, un réalisateur faisait appel à plus de deux on le mettait au pilori. Il arrivait que quelques réalisateurs fussent eux-mêmes des Français. On ne les ménageait pas

...

alors et on fustigeait leur parti-pris envers leurs compatriotes. Parfois on aurait dit qu'il s'agissait d'une famille qui se querrellait autour d'un héritage.

Avec les années, les débouchés étaient moins abondants, et les Français diminuèrent en nombre. Certains rebroussèrent chemin. D'autres, mariés entre-temps au Canada, acceptèrent le pays avec ses possibilités et ses incertitudes.

Querelle de famille, certes, mais qui montrait combien les Canadiens français résistaient à ceux qui venaient en conquérants. Certains des comédiens, parmi les plus médiocres, exploitaient l'admiration que le bon parler français suscite toujours chez les Canadiens français pour agir en maîtres des lieux. Ils n'ont fait que réveiller la méfiance et le ressentiment.

Les intellectuels

Il convient de s'attarder sur un groupe d'immigrants dont l'influence est grande: les intellectuels. Leur intégration comporte un véritable engagement envers le Canada et, par conséquent, elle est fructueuse tant pour eux que pour les Canadiens. Aux Etats-Unis, le nombre des intellectuels: professeurs, écrivains, artistes, journalistes est si considérable qu'ils constituent déjà une groupe social avec sa hiérarchie et ses normes. Le pouvoir politique s'en rapproche, ou s'en méfie, les utilise ou les méprise selon les changements d'administration.

On constate que dans la mesure où l'influence des intellectuels s'exerce véritablement dans un domaine, les frontières ethniques tombent. Il est intéressant de noter à ce propos qu'aux

Etats-Unis c'est dans le milieu universitaire que les mariages mixtes sont les plus répandus. Sauf dans le cas des universités de caractère confessionnel, le personnel universitaire se recrute indistinctement dans tous les groupes religieux. Il n'en demeure pas moins que l'intellectuel américain ne peut vivre en vase clos. Il est soumis aux contingences sociales. Les murs de la religion et de l'origine ethnique ou raciale l'affectent même s'il arrive à y échapper plus facilement que d'autres citoyens. Les rapports que l'intellectuel entretient avec son groupe ethnique définissent, dans une large mesure, ses rapports avec la société en général et, jusqu'à un certain point, sa pensée.

Un sociologue, Milton Gordon, énumère trois catégories de rapports entre l'intellectuel et son groupe ethnique. L'intellectuel peut être, du point de vue ethnique: actif, passif ou marginal. Il peut être le porte-voix, l'interprète de son groupe et il établit le contact avec les autres intellectuels sur cette base de représentation. S'il est ethniquement passif, il admet et reconnaît l'influence qu'exerce sur sa démarche et sa pensée son appartenance ethnique sans toutefois se considérer comme porte-parole de son groupe. Ceux qui sont marginaux sont indifférents à leur origine nationale et à la religion pratiquée par leurs parents. Leurs préoccupations les situent en dehors de tout particularisme et même s'ils sont identifiables du point de vue religieux ou ethnique il est difficile de retracer leur identité religieuse ou ethnique dans leurs oeuvres, leurs options idéologiques ou dans le cheminement de leur pensée.

Le public américain ne rejette^{pas} les intellectuels américains qui approfondissent l'héritage et la pensée d'un groupe ethnique ou confessionnel en particulier. Au contraire, à travers l'expérience unique d'un Noir, d'un Juif, d'un catholique, ces intellectuels tentent de déceler, dans la richesse de sa variété, l'authenticité de la culture américaine. Il est significatif que tous les intellectuels des Etats-Unis, ethniquement actifs, passifs ou marginaux, agissent de par leur condition d'intellectuels comme pôle d'attraction de tous les groupes, comme la conscience d'une nation dans toute sa diversité.

On peut proposer, par contre, les intellectuels européens, qu'ils soient français, italiens ou allemands comme ceux de sociétés unifiées. En France, l'origine normande ou bretonne d'un intellectuel ne suscite qu'un intérêt de curiosité. Cependant, dans tous les pays européens, les stratifications des intellectuels existent. Les lignes de démarcation sont nettement tracées entre les idéologies et les confessions. En Italie et en France, les communistes disposent de tout un arsenal de journaux, de maisons d'éditions, de salles de réunions. Ils constituent, avec le public qui les fait vivre, une société dans la société. On peut dire la même chose des catholiques, des socialistes et, dans une moins grande mesure, des protestants et des Juifs.

Les intellectuels au Canada anglais

Au Canada anglais, les intellectuels ne jouent pas un rôle aussi important que ceux des Etats-Unis. Pendant longtemps, ils ont considéré Londres comme leur capitale. Ils y cherchaient plus

un mode de penser qu'une pensée. La capitale britannique leur servait de modèle de politesse, de savoir-vivre, de raffinement dans le langage et d'habillement. Ils étaient les provinciaux asservis aux règles et aux lois décrétées par la métropole, les coloniaux consentants.

Cependant, l'ensemble des Canadiens français s'irritaient de l'attitude de conquérants que prenaient certains immigrants britanniques qui donnaient sans qu'on ne leur demande des leçons de bon parler aux indigènes.

Et l'influence américaine s'exerçait de plus en plus fort. A peine avaient-ils eu le temps de se dégager de l'emprise britannique à laquelle ils donnaient librement et volontairement leur adhésion, que les intellectuels Canadiens anglais apercevaient le géant américain se profiler à l'horizon. Présence quotidienne, insidieuse, que celle des Etats-Unis. Ceux des Canadiens anglais qui voulaient affirmer l'autonomie du pays, le doter d'une âme, d'une légende étaient eux-mêmes partagés. La communauté de langue et la similitude de la vie quotidienne rendaient toute expression d'autonomie culturelle canadienne ardue. De plus, face à un pays puissant, à la population dix fois plus nombreuse, le Canada, aux prises avec le régionalisme, les conflits linguistiques et culturels, peut difficilement résister. De plus, l'exode massif de l'élite canadienne anglaise aux Etats-Unis représente un fait déterminant. On ne compte plus le nombre d'écrivains, de savants, d'artistes et d'universitaires canadiens-anglais qui ont acquis une grande réputation chez nos voisins. Et ceux qui restent? Le font-ils par engagement envers le Canada? Certains, sans doute. Mais leur démarche

est entourée d'imprécision, d'ambiguïté. Attachement à la terre natale, préférence d'un certain climat. Affirment-ils leur canadianisme vis-à-vis les Etats-Unis? Une élite aussi exangue est trop faible pour affirmer l'autonomie de la culture canadienne-anglaise. Cette faiblesse, inscrite dans la réalité géographique et politique de l'Amérique du Nord, est l'un des faits dominants de la vie canadienne.

C'est là que les Néo-canadiens pourraient jouer un rôle décisif. Et ils sont inefficaces, malgré la grande activité qu'ils déploient. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la production littéraire au Canada anglais pour s'apercevoir du nombre prépondérant des Néo-canadiens qui font entendre leur voix. Le vide relatif dans le ciel de la culture donne aux Néo-canadiens une grande liberté d'action et d'épanouissement. Aucune barrière ne se dresse devant eux. Et c'est justement là leur dilemme. Que les Richler, Adèle Wiseman, Leonard Cohen et Irving Layton expriment leur expérience juive au Canada, que les Brian Moore, Kildare Dobbs rapportent celle d'immigrants irlandais, c'est du plus haut intérêt, mais on ne peut déceler dans de telles oeuvres les lignes de force d'une culture canadienne. Non seulement ces auteurs ne sont-ils pas eux-mêmes enracinés dans une culture canadienne, mais ils ne découvrent autour d'eux personne qui le soit. Ils ne peuvent ni suivre une culture existante ni s'opposer à elle.. S'ils ne peuvent s'inscrire à l'intérieur d'une tradition canadienne, ils ne sont pas non plus assez nombreux pour en élaborer une. Leur véritable débouché se trouve aux Etats-Unis. C'est là qu'ils peuvent confronter un véritable public, et c'est là qu'ils peuvent par conséquent examiner

la validité de leur oeuvre et ses limites.

D'autre part, si les intellectuels néo-canadiens ne réussissent pas à élaborer une culture canadienne, ils ne parviennent pas davantage à implanter sur le sol canadien des cultures ethniques autonomes. Pour s'épanouir, une culture nationale doit être proche de ses sources vives. La culture des groupes ethniques n'a de vitalité et d'avenir que dans la mesure où elle est nourrie par la mère patrie, où elle se fait reconnaître par elle. Les exemples abondent: celui de la littérature libanaise des Etats-Unis et du Brésil est parmi les plus éloquents. Cependant, les cultures d'immigration sont transitoires. Elles finissent par se greffer sur celle du pays d'adoption. Au Canada, aucune culture d'immigrants n'a donné encore des preuves convaincantes de vitalité, d'autant plus que, faibles, ces cultures sont vulnérables à l'influence des Etats-Unis. Il est donc compréhensible que, souhaitant sauvegarder les vestiges de leur culture d'origine, certains groupes ethniques réclament la reconnaissance officielle de leur culture. La culture canadienne étant dépourvue de toute force d'attraction, abandonner leur culture serait pour eux se jeter dans le vide.

Si les Canadiens anglais n'ont pas réussi à élaborer une culture nationale, il ne faut pas conclure qu'ils ont démissionné sur tous les plans. Leur volonté de gouverner le pays n'est point entamée.

L'élite au pouvoir est là même si la culture n'entre pas dans les limites de ses intérêts. Même si dans cette élite, il peut se trouver des personnes dont l'origine n'est pas anglo-saxonne

...

tous ses membres sont unanimes à accepter certaines traditions d'administration héritées surtout de la mère patrie.

Entre cette élite et les artisans de la culture, il existe un fossé qu'on ne tente de combler ni d'un côté ni de l'autre. Et il est indéniable que cette cassure entre l'élite au pouvoir et l'élite intellectuelle explique, du moins partiellement, l'incompréhension qu'on trouve souvent au Canada anglais, des revendications culturelles des Canadiens français.

Vu dans la perspective de l'affrontement entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, le rôle joué par les Néo-canadiens présente des aspects positifs et des aspects négatifs. Libres de toute mémoire historique, de conquête ou de défaite, ils n'ont pas, au départ, des préjugés envers l'un ou l'autre des deux groupes linguistiques du Canada. Mais justement l'ignorance de l'histoire a ses revers. Ils comprennent mal les méfiances, les susceptibilités engendrées par les conflits historiques. Ainsi, ceux de l'Ouest qui connaissent de loin et d'une manière abstraite les Canadiens français assimilent d'une manière simpliste leurs revendications à celles de leurs groupes. Si les Canadiens français obtenaient des droits culturels et linguistiques à travers le pays, pourquoi ces mêmes droits ne seraient-ils pas reconnus à tous les autres groupes? Comme ni les Canadiens anglais ni les Canadiens français ne sont assez forts et suffisamment désireux d'accueillir les Néo-canadiens dans leur groupe culturel, le tête-à-tête entre les deux groupes leur apparaît comme une menace à leur existence. Ils sont tenus à l'extérieur d'un débat où l'on décide de l'avenir du Canada.

Certes, la langue anglaise sert de véhicule à un nombre considérable de Néo-canadiens, mais ceci n'a pas entraîné leur intégration sociale aux canadiens d'origine britannique. De plus, les intellectuels néo-canadiens sont doublement tenus à l'écart des centres de décision du Canada anglais, parce qu'ils sont intellectuels et parce qu'ils sont néo-canadiens. Et les Néo-canadiens qui sont librement admis dans la confrérie des intellectuels ne franchissent pas le seuil de la société canadienne-anglaise.

Au Canada français, l'élite intellectuelle diffère profondément de celle du Canada anglais. Composée de prêtres d'abord, formée et encadrée par eux ensuite, son rôle est reconnu dans la société. Il est même valorisé par un groupe qui ayant subi une défaite matérielle, s'est vu plus tard dépouillé des bénéfices de la civilisation marchande et industrielle. Par compensation psychologique, ce groupe s'est prétendu imbu d'une mission spirituelle et civilisatrice dans un continent livré au matérialisme barbare.

L'élite cléricale, nantie d'un pouvoir incontesté, a développé les habitudes d'autoritarisme. Les voix étrangères étaient assimilées à celles de la dissidence et de l'hérésie. Si on admettait la présence de certains intellectuels français, c'était celle de conformistes triés sur le volet qui apportaient un appoint à l'autorité des élites en place au lieu de la contester. Cette élite a pris l'habitude de composer avec les pouvoirs publics, les Anglais, puis Duplessis, concluant une entente tacite de partage

...

des tâches.

Depuis la fin de la guerre, l'élite intellectuelle au Canada français s'est accrue en nombre, s'est diversifiée, perfectionnée. Elle n'accepte plus ni le règne des notables ni celui du clergé. Elle n'est cependant pas assez forte pour voler de ses propres ailes, librement. La nouvelle bourgeoisie canadienne-française, très américanisée dans son attitude envers les artisans de la culture, peu sûre de son pouvoir par rapport à la bourgeoisie anglo-saxonne, craint cette élite et s'en méfie. Elle en a cependant besoin pour défendre ses intérêts et pour établir le contact avec l'opinion publique. Les rapports entre l'élite intellectuelle et l'élite au pouvoir s'élabore. Ils ne sont pas encore régis par des lois non écrites et des conventions. Les intellectuels ne se contentent pas d'être les instruments du pouvoir, ils veulent y participer directement, l'exercer. D'où les innombrables crises qui éclatent entre le clergé, les financiers, le gouvernement et l'élite intellectuelle. Au Canada français, l'élite ne se divise pas selon l'ethnicité où la région, comme c'est le cas aux Etats-Unis, mais selon les tendances politiques, les options idéologiques, les générations. La nature de l'élite intellectuelle au Canada français offre une plus grande possibilité d'intégration au Néo-canadien. Puisque les options religieuses et politiques personnelles comptent autant sinon davantage que la naissance canadienne, l'intellectuel néo-canadien est pleinement admis parmi les tenants de la gauche ou de la droite, parmi les catholiques ou les agnostiques, du moment qu'il adhère à la doctrine du groupe.

...

D'autre part, l'esprit clérical qui est à la base de toute activité intellectuelle, du moins sur le plan psychique, celle-ci se présente dans l'esprit des intellectuels eux-mêmes sous la forme d'une mission. Oeuvre bénévole qu'on exerce sans s'attendre à une rétribution. Cet angélisme valorise en quelque sorte l'amateurisme. Ce qui permet l'existence dans le milieu intellectuel de trop de personnages aux talents ambivalents.

Comme le rôle des intellectuels est extrêmement important au Canada, le Néo-canadien qui est admis dans le milieu intellectuel canadien-français se trouve à proximité du pouvoir. Ainsi, il est accueilli véritablement et non d'une façon marginale au sein de la communauté canadienne-française. Cependant, il faut qu'il paie son billet d'admission, qu'il s'engage dans la vie canadienne-française, qu'il s'intéresse véritablement et non point théoriquement à ses combats et à son avenir. On l'invite non plus comme allié, encore moins comme observateur détaché, mais comme membre de l'équipe, à prendre part au combat, à en accepter les règles, les victoires et les échecs.

Dans les moments difficiles, aux heures de la défaite, il sera l'objet de méfiance. Cependant, on ne mettra pas en doute son droit de porter un jugement sur les affaires canadiennes. Plus l'élite intellectuelle s'élargit, se diversifie, moins l'esprit de famille prévaudra et plus le Néo-canadien se sentira à l'aise dans la société canadienne-française. Certes, l'esprit de famille ne disparaîtra pas, mais prendra des formes nouvelles; le point de ralliement ne sera plus tant l'origine, l'histoire commune, mais la foi religieuse, l'idéologie. Aussi, l'intellectuel néo-canadien sera

accepté comme membre de la famille, fera son entrée dans la cellule sociale par le truchement de la foi et l'idéologie, ou tout simplement grâce à des affinités de pensée.

Si, à première vue, la société canadienne-française semble fermée, dans le cas des intellectuels elle est en vérité plus ouverte que la société canadienne-anglaise, et offre au Néo-canadien de grandes et de véritables possibilités d'intégration.

Conclusions générales

L'intégration des groupes ethniques à l'une ou l'autre des deux cultures, à l'une ou l'autre des deux langues au Canada dépend non seulement des rapports que les deux groupes majoritaires entretiennent avec les minorités ethniques, mais également des rapports qu'ils entretiennent entre eux. Dans une telle perspective, la question revêt un aspect éminemment politique. Durant deux siècles, l'équilibre entre les Canadiens anglais et les Canadiens français s'établissait entre une majorité et une minorité. Minorité qui lutta pour survivre et pour le maintien de ses positions, et majorité qui perdait graduellement l'espoir de l'assimiler.

Depuis la fin de la guerre, cet équilibre est rompu. Les Canadiens français ne se contentent plus du statut de minorité car, dans un monde rétréci et dans un continent anglo-saxon, le statut qui leur assurerait la survie n'est pas celui d'une minorité tolérée et indirectement protégée par les Anglo-canadiens mais celui d'un groupe autonome qui forge lui-même ses boucliers, et qui tient ses armes de défense entre les mains.

Le renforcement du groupe canadien-français s'accompagne d'une plus grande incertitude quant à son avenir. Il ne suffit plus de résister aux Canadiens anglais. Il faut apprendre et trouver le moyen d'occuper sa place dans le continent nord-américain et dans le monde.

Cette modification du destin du Canada français coïncide avec l'affaiblissement du Canada anglais. Affaiblissement qui rend l'intégration des immigrants au Canada anglais encore plus problématique et plus difficile qu'auparavant. On fait appel aux immigrants non pas pour défricher un territoire inexploré, ni pour construire des routes et des voies ferrées qui relient les différentes régions du pays entre elles, mais pour développer l'industrie. Par conséquent, les nouveaux venus ne vivent plus dans des villages éloignés, mais dans les centres urbains, entourés de Canadiens anglais. Ceux-ci sont réfractaires à les admettre dans leur société et à les intégrer au sein de leur famille. Ils sont eux-mêmes trop incertains de l'avenir de leur culture pour les intégrer culturellement. Ils répugnent à partager avec eux le pouvoir. Ainsi, les Néo-canadiens sont acculés à rester à l'écart, obligés de constituer une troisième force.

Mais voilà que la structure politique du Canada se trouve elle-même en question. Les immigrants qui se transforment, après leur établissement au pays, en groupes ethniques, ont le choix entre l'évanouissement dans une masse anonyme et la transformation du rôle des groupes et organisations ethniques.

...

Ils ne sont plus l'appendice, les serviles alliés des Canadiens anglais. Ils ne sont pas des satellites qui tournent autour du groupe majoritaire qui détient le pouvoir et la puissance. De plus en plus, ils se voient dans le rôle d'arbitre entre les Canadiens anglais et les Canadiens français. Dotés d'une force, et sur le plan électoral, dans un système de pluralisme structurel, la force numérique est souveraine, ils veulent en retirer les bénéfices. Mais ni l'un ni l'autre des deux groupes majoritaires ne semblent préparés à leur payer le prix de leur arbitrage.

On leur a toujours dit que les Canadiens français constituaient une minorité. Ils se disent que si ce groupe obtenait de nouveaux droits, pourquoi pas les autres groupes? S'il n'existe plus au Canada de majorité et de minorité, si le pays est composé d'un ensemble de minorités, pourquoi en privilégier certaines? Le Canada ne devrait pas être un pays où seules les cultures des deux groupes fondateurs soient reconnues, où il y ait deux classes de citoyens, mais une fédération de groupes qui traite ces citoyens, nouveaux ou anciens, sur un pied d'égalité. Le Canada serait une mosaïque, une société pluraliste.

La culture n'est cependant pas une entité isolée qui se développe en dehors des contingences économiques et sociales. Pour l'individu, elle sert d'identité. Dans un pays comme le Canada où la distribution de la puissance et de la richesse est en état de modification, elle peut servir de tremplin pour masquer et couvrir des revendications d'un autre ordre. Ainsi, les Canadiens français réclament leur part de la richesse économique et du pouvoir poli-

tique. Ils veulent également sauvegarder leur identité culturelle. La revendication d'avantages et de droits politiques et économiques s'entremêlent avec la lutte pour la sauvegarde de l'identité culturelle. Il n'y a pas là un travestissement de l'intérêt économique sous la défroque culturelle mais une reconnaissance de la réalité qui ne trace pas de frontières entre les deux ordres.

Cependant si, pour obtenir des droits politiques et économiques, les Canadiens français sont obligés de passer par l'identification culturelle, les autres groupes ethniques ne sont-ils pas acculés au même processus?

Citons un exemple: le conseil d'administration du Canadien national. Les Canadiens français se sont mis en colère, et à juste titre, quand Gordon a prétendu qu'il ne trouvait pas de Canadiens français qui avaient la compétence de remplir la fonction de membres du Conseil qu'il préside. On sait que trop souvent, la compétence est l'excuse que les majorités utilisent pour tenir les minorités à l'écart. Dans ce cas, les Canadiens français ont pu exercer une pression politique telle que Gordon fut forcé de céder et, peu de temps après, un Canadien français fut admis dans l'aéropage anglo-saxon. On en arrive au Canada à faire au principe de la compétence l'anicroche qu'exige la réalité politique. Et on dit: à compétence égale, on ne choisira plus deux Canadiens anglais, mais un Canadien anglais et un Canadien français. Et où place-t-on alors le Néo-canadien? Sera-t-il exclu de ce partage du pouvoir? Une fois la structure de compartimentation installée, on finira par admettre la présence du Néo-canadien. On ne dira plus à compétence égale: deux Canadiens anglais et un Canadien français au

au lieu de trois Canadiens anglais, mais un Canadien anglais, un Canadien français et un Néo-canadien. Ce ne sera pas un système original ni même inusité. Il existe ouvertement au Liban, en Hollande et, d'une manière implicite, aux Etats-Unis.

Dans la mesure où ils se sentiront assez forts pour le faire, les groupes ethniques minoritaires réclameront que soit reconnu le caractère pluraliste du Canada, que soit admise la mosaïque. Certes, les deux groupes, s'ils unifiaient leurs forces, pourraient facilement réduire au silence ces voix. Les Conservateurs furent tentés de passer outre aux revendications canadiennes-françaises par une alliance entre les Anglo-canadiens et les Néo-canadiens. Mais les exemples abondent dans le monde de politiques basées sur la frustration d'une partie de la population, de ses droits et qui condamnent le pays à l'instabilité. Il serait malheureux et de courte vue si, dans la refonte de la structure du pays, dans le réaménagement des rapports de force et de puissance entre les Canadiens anglais et les Canadiens français, on ne songe pas à instituer un mécanisme qui permettrait aux autres groupes ethniques de participer à l'administration du pays et à prendre part au pouvoir réel.

Si on entend compartimenter le Canada en minorités, il faut que les différents groupes ethniques soient avertis du partage du pouvoir. On éviterait ainsi la frustration et l'incertitude qui feraient des groupes ethniques un élément instable.

A mon avis, une telle solution - extrême - serait néfaste. Les groupes ethniques ne sont pas suffisamment ancrés dans des

traditions adaptées à la vie canadienne et ne sont pas unanimes dans leur volonté de perpétuer le pluralisme structurel. Ils ne sont pas non plus suffisamment forts pour prendre part au pouvoir autrement que d'une manière symbolique. D'autant plus que le système de compartimentation présente des désavantages manifestes. Il s'est dégradé en guerre civile au Liban et il risque d'installer la médiocrité dans la fonction publique en Hollande. Aux Etats-Unis, la richesse et la puissance du pays absorbent le choc des aspects négatifs du système mais dans une certaine mesure seulement puisque la révolte des Noirs remet toute la structure du pays en question.

Précisons ici que l'existence des groupes au sein d'un même pays n'affaiblit pas ce pays à condition que chacun des groupes occupe la place qui lui revient.

On ferait fausse route au Canada si, en se basant uniquement sur des données historiques, on privilégiait les deux groupes fondateurs. Faut-il rappeler que la domination des Canadiens anglais est basée elle aussi sur une donnée historique: la victoire des armées britanniques sur les Plaines d'Abraham[?] Il n'existe que quelques attardés pour vouloir justifier en l'invoquant, aujourd'hui, la domination des Anglo-canadiens. Certes on peut se référer à l'histoire pour expliquer un comportement et non pour justifier une domination que le rapport des forces en présence ne justifie pas.

Les droits des deux langues: l'anglais et le français ne sont pas des droits historiques mais des droits actuels. L'étape préalable à toute refonte du Canada est la reconnaissance de

l'égalité du français. Et ceci non pas en raison du rôle historique joué par les Canadiens français mais parce que le tiers des Canadiens s'expriment dans cette langue et parce que cette partie de la population a des racines puissantes dans le sol du pays, que sa culture a été reconstituée ici, qu'elle est devenue l'une des composantes du pays. Toute division culturelle et linguistique du pays faite sur une base d'ethnicité condamnerait le Canada à l'éparpillement et à l'affaiblissement. Ce pays est déjà trop tiraillé par le régionalisme pour consacrer et multiplier les tiraillements ethniques.

Par ailleurs, toute tentative d'assimilation forcée serait un déni de la liberté individuelle et de la justice. L'étouffement des cultures si minoritaires soient-elles représenterait un appauvrissement. Le dilemme est de trouver le moyen terme, le compromis qui permettrait au Canada de sauvegarder son unité en reconnaissant les droits culturels de tous ses citoyens.

Une politique fonctionnelle, basée sur le respect pragmatique des libertés individuelles et de l'égalité devant la loi, ne serait qu'une solution partielle. En effet, la liberté de l'expression culturelle et l'aspiration de prendre part au pouvoir sont des dimensions de la liberté individuelle.

Il n'existe pas de solution magique mais un ensemble de compromis. Il existe aussi des préalables à tous les compromis. Le premier serait la reconnaissance de l'égalité du français. Le deuxième serait la dissociation des deux langues de leur appartenance exclusive à des groupes ethniques qui s'en servent comme véhicules. Pour l'anglais, ce serait la reconnaissance d'un fait.

Pour le français, ça me semble l'une des conditions de l'épanouissement des Canadiens français et de l'intégration des Néocanadiens à leur groupe.

Il ne s'agirait pas, dans un élan de missionarisme, d'étendre les bienfaits de la culture française à tous ceux qui seraient autrement la proie du matérialisme et du barbarisme culturel des Anglo-saxons. Il s'agirait plutôt, pour les Canadiens français, de redécouvrir eux-mêmes l'universalisme de leur langue et de leur culture, de les utiliser comme instrument de dialogue avec le monde, de communauté avec les autres plutôt que comme armure pour se protéger contre les assaurs de l'extérieur. Le Canadien français ne serait plus le minoritaire qui se défend mais l'un des membres d'une grande famille qui possède des ramifications en Europe et en Afrique.

Une telle attitude positive, optimiste, une telle ouverture au monde et à l'avenir mettraient fin à la mentalité minoritaire et, par conséquent, à l'attitude négative envers l'immigrant. Les Canadiens français pourraient ainsi intégrer d'une façon naturelle les immigrants.

Ce n'est pas là une vue de l'esprit ou une vision idéalisée de la réalité. Les bons augures sont là bien que des vents contraires soufflent. A une volonté d'affirmation, à une ouverture s'opposent la crainte, le recul, la recherche d'un refuge ethnique réaménagé. Que ce soit par la valorisation superficielle du joual, par la réticence devant la réforme de l'enseignement, voire par une certaine forme de séparatisme dogmatique et conservateur.

Si le pouvoir s'exprimait indifféremment en anglais ou en

français, l'ouverture de la société canadienne-française s'accroîtrait. Si le Canadien français n'était plus forcé de défendre des droits de minoritaire, s'il était assuré de la place qu'il occupe au Canada, il n'aurait plus de réticence envers l'immigrant. Celui-ci pourrait renforcer les positions du français et ne constituerait donc plus une menace à la collectivité canadienne-française.

L'oecuménisme, et l'exemple vient du Saint-Siège, faciliterait le dialogue du Canadien français avec le monde.

La revalorisation de la culture française au Canada rendrait très désirable au Néo-canadien son appartenance au groupe francophone. Le Néo-canadien sait que rien ne l'empêche, dans certaines circonstances et une fois certains obstacles levés, de faire partie de la famille canadienne-française. Il sait qu'il pourra ainsi partager le pouvoir et la richesse si pouvoir et richesse à partager il y a. Le Néo-canadien serait attiré par le groupe canadien-français s'il y va de son intérêt.

Une politique adéquate d'immigration qui tiendrait compte des besoins réels de main d'oeuvre dans la province, éliminerait le ressentiment dont tous les immigrants sont victimes quand les chômeurs voient de nouveaux contingents d'étrangers débarquer. Il faut rassurer les ouvriers canadiens et leur démontrer, non seulement par des discours, mais par des mesures appropriées, que les ouvriers étrangers ne leur enlèvent pas leurs emplois. Il ne s'agit pas là d'un simple préjugé. Certains employeurs utilisent les ouvriers étrangers comme un instrument pour maintenir les salaires au même niveau.

L'attitude du Néo-canadien envers le Canadien français dépendra en grande partie de l'opinion que celui-ci porte sur la place qu'il occupe dans le pays. Si on fuit le minoritaire qui a peur, on tente de s'associer au majoritaire sûr du présent et de l'avenir. La culture française apparaît alors aux yeux du Néo-canadien non seulement comme un moyen de se lier d'amitié avec les Canadiens français mais aussi comme un instrument d'avancement économique et social.

L'intégration des Néo-canadiens, au groupe canadien-français, ne devrait pas se faire aux dépens de leurs propres traditions. Toute intégration atteinte par mutilation est plus apparente que réelle. L'intégration se fait dans l'harmonie et la liberté quand l'immigrant ne vient pas les mains vides mais avec armes et bagages. Il établit ainsi l'équilibre nécessaire à tout rapport durable et efficace.

Quel rapport établir entre la culture française et les différentes cultures des groupes ethniques? Au départ, ce sera un rapport d'échange et l'on conservera d'un côté comme de l'autre l'autonomie. Cette autonomie sera de plus en plus partielle. Le Néo-canadien qui aura éprouvé le besoin de connaître le français dans son métier ou dans sa vie professionnelle, s'apercevra aussi que les manifestations culturelles de son groupe ethnique ne peuvent avoir l'ampleur, la diversité et, par conséquent, l'intérêt des manifestations francophones. Il partagera alors son attention entre les deux cultures.

Bientôt il se rendra compte que la langue française pourra lui servir de véhicule pour l'expression de sa propre culture telle

qu'adaptée au Canada. Et c'est aux Canadiens français qu'il incombera alors de démontrer au Néo-canadien que son utilisation du français peut lui servir aussi de pont qui le relierait aux Canadiens français. En exprimant sa culture dans leur langue il se fera connaître d'eux et leur fera connaître son apport et l'enrichissement qu'il représente. Il leur découvrira son véritable visage et la base de l'intégration sera établie sur l'échange. Comme la langue anglaise sert de véhicule aux Juifs et aux Italiens des Etats-Unis pour exprimer leur propre culture, le français pourrait devenir un instrument aussi efficace au Canada. Il faudra, par conséquent, multiplier les rencontres et encourager les Néo-canadiens à faire usage du français pour l'expression de leur culture. Les Canadiens français auront alors, par des preuves concrètes, la certitude que ces cultures étrangères n'appartiennent pas seulement à des groupes d'immigrants mais à toute la communauté francophone et que la langue et la culture françaises, dont ils sont les héritiers et les dépositaires, peuvent emprunter une variété de voix et se révéler sous de multiples facettes.

Réference :

Milton M.Gordon : Assimilation in American Life
Oxford University Press, New York 1964

L'immigrant de langue française et son intégration

À la vie canadienne

- - - - -

À son arrivée au Canada, l'immigrant de langue française fait face à de multiples problèmes. Son intégration au groupe francophone pose divers problèmes.

J'examinerai les questions suivantes:

- 1.- L'idée que se fait l'immigrant du Canada avant son arrivée;
- 2.- L'arrivée;
- 3.- Le logement et le quartier;
- 4.- Le travail;
- 5.- Les organisations ethniques;
- 6.- Les organisations culturelles;
- 7.- Les groupes sociaux;
- 8.- La participation à la vie canadienne dans les domaines politique, culturel et social;

Ces questions représentent les étapes de l'intégration de l'immigrant.

D'autres questions se posent à lui d'une manière permanente et ne dépendent pas de son action personnelle:

- 1.- La vie économique et les groupes culturels;
- 2.- Le français comme langue de travail;
- 3.- Culture et religion;
- 4.- L'école: religion et langue;
- 5.- Les préjugés (préjugés à l'égard de certains groupes ainsi qu'à l'égard des immigrants en général);
- 6.- L'immigrant face au conflit de groupes au Canada.

Je me propose d'adopter, en écrivant ce texte, les trois formes suivantes:

- 1.- Le récit personnel basé sur les expériences d'un immigrant;
- 2.- La description des expériences d'autres immigrants que j'ai connus et qui m'ont fait part de leurs expériences individuelles ainsi que celles des personnes que j'ai pu observer;
- 3.- L'analyse générale des problèmes, accompagnée d'observations et de suggestions.

J'essaierai de séparer une forme de l'autre mais souvent, afin de ne pas trop m'étendre, j'aurai à condenser soit le récit personnel soit le récit des expériences observées autour de moi.

- - - - -

